

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

SINITE PARVULOS VENIRE AD ME

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE

**Compte-rendu des Fêtes de la Réunion
des anciens Elèves**

Les 12 et 13 JUIN 1878

LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

COLLEGE JOLIETTE

LA CHARITE FAIT LE CHRETIEN, L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol. III) Collège Joliette, mardi 1er novembre 1878. (N^o 4

GRANDE REUNION

DES

ANCIENS ÉLÈVES DU COLLEGE JOLIETTE

LES 12 ET 13 JUIN 1878

Cor unum, anima una.

Spontanément éclose dans l'assemblée tenue le 24 octobre 1877, à l'occasion des noces d'argent du R. P. Lajoie, Supérieur, l'idée d'une réunion générale des anciens élèves du Collège Joliette a été, dès l'abord, accueillie avec la plus grande faveur par tous les enfants de cette Maison. Les idées vraiment utiles, vraiment généreuses renferment toujours en elles un principe de force, un germe de fécondité qui en assure le triomphe ; aussi, dès que le comité organisateur eut donné le signal, se mit-on de toutes parts à l'œuvre et, sous son impulsion vigoureuse et intelligente, les préparatifs de la fête furent poussés avec la plus grande activité et l'entrain le plus chaleureux. Il fallait réussir ; tous le désiraient, tous le voulaient avec cette énergique persévérance qui est la garantie du succès.

Le grand jour arriva enfin, et la brillante série de fêtes annoncées par le programme se déroula sous les yeux de plusieurs centaines d'anciens élèves heureux d'en être les témoins. Déjà, emportées par le torrent qui entraîne tout, elles ont fui loin de nous ces belles journées, mais le temps n'effacera jamais les impressions qu'elles ont gravées dans nos cœurs, parce que, bien différentes des fêtes frivoles du monde, elles ont une haute signification morale et qu'elles marquent une date glorieuse dans l'existence du Collège Joliette, notre *Alma Mater*. Jamais peut-être on n'a vu dans une réunion aussi nombreuse régner tant de cordialité,

tant d'union, tant de gaieté franche et expansive. La fraternité, dans son acception la plus large et la plus vraie, constitue le cachet spécial, le caractère distinctif de cette solennité qui restera dans nos souvenirs comme l'idéal d'une fête de famille.

A la vue d'un succès aussi magnifique, un nombre considérable d'anciens élèves ont exprimé le désir de posséder une relation détaillée des principaux incidents qui ont signalé cette mémorable démonstration. S'exagérant peut-être la portée de nos moyens, ils ont confié ce travail à la rédaction de la *Voix de l'Écolier*. Nous l'acceptons de grand cœur ; mais, autant pour répondre à un vœu général que pour simplifier une tâche qui nous effraie, nous reproduirons intégralement les discours que les différents orateurs ont bien voulu nous communiquer. De cette manière nous laisserons à des voix plus autorisées que la nôtre le soin de tirer de cette fête tous les enseignements qu'elle renferme, et nous pourrions nous borner au rôle plus modeste de narrateur ou de compilateur, le seul qui nous convienne en cette circonstance.

LA RÉCEPTION.

Répondant avec enthousiasme à l'appel de leur vieux collège, comme des enfants au cœur bien né à la voix d'un aïeul chéri, le 12 juin vit accourir de toutes parts dans Joliette les anciens élèves de cette maison : quelques-uns, déjà courbés sous le poids de la vie, après avoir laissé envoler de leur front plusieurs mèches de cheveux et n'avoir seulement pu conserver la couleur primitive de ceux qui leur restaient, mais joyeux et l'âme toute remplie des souvenirs d'autrefois ; d'autres, qui n'avaient eu que le temps d'enlever "la ceinture verte," revenaient aussi, mais dignes, graves, sévères et déjà "anciens".

Il est bientôt 5 heures de l'après-midi, et la cloche n'a pas encore sonné le rappel : c'est qu'un dernier

groupe reste à voir. Aussi voyez cette foule impatiente qui encombre les alentours de la gare du chemin de fer. La plate-forme est pavoisée de têtes, les instruments frémissent dans les mains des musiciens, tous regardent au loin et saluent par des hourrahs mille fois répétés ce point noir qui tremblote là bas et cette traînée de fumée qui flotte à l'horizon. Enfin le sifflet retentit, la locomotive arrête sa course *fantastique*, les wagons rejettent leur cargaison humaine, les cuivres vibrent, l'air est rempli de rires, de vivats, de cris de toutes espèces, puis ce vaste amas d'hommes prend une forme, la foule s'allonge sur deux lignes et, semblable à un long serpent, s'engouffre en mugissant sous le tunnel du pont.

A l'instant où les derniers rangs quittent les bords de la rivière, heureuse coïncidence, les cloches, au loin, dans leur clocher tout garni de drapeaux, de feuillage et de banderolles, lancées à toutes volées, signalent l'arrivée de S. G. Mgr E. C. Fabre dont le cortège débouchant au détour du chemin, prend aussitôt place dans l'immense procession qui déjà se déroule à travers les rues de la ville.

Quel joli spectacle présente ce flot humain débordant de la rue pour raser de chaque côté les édifices ; quelles ondulations joyeuses il décrit ; quel gai murmure s'élève de cette rue qui sert de lit au torrent ! Joliette avait revêtu pour la circonstance la parure de fête qui lui sied si bien ; arches de verdure, inscriptions, fleurs et feuillage, elle a tout étalé. Ses hôtes jettent un regard et un salut à cette vieille connaissance, mais ils ne s'arrêtent pas ; impatients d'arriver, ils vont vers le toit d'où est parti le cri de ralliement.

SINITE PARVULOS VENIRE AD ME, qu'on laisse venir à moi mes enfants, dit l'*Alma Mater* derrière ses grands arbres, et ils entrent, reçus sur le seuil par le Révérend Père Directeur dont tous serrent la main avec l'effusion de la plus sincère amitié ; puis ils continuent, envahissant corridors, cours, salles et parterres avec la même curiosité avide et affectueuse que des enfants qui, après une longue et pénible absence, parcourent les divers appartements de la demeure paternelle.

LA SÉANCE D'OUVERTURE.

Le signal se donna à 8 heures par la " cloche du corridor." Obéissant à cette voix dont ils reconnaissaient parfaitement le timbre impérieux et maussade, les anciens élèves se dirigèrent vers la salle d'étude. Beaucoup parmi eux entraient ici dans un pays nouveau. En franchissant ce seuil que leurs pas n'avaient jamais foulé, en embrassant d'un coup d'œil rapide cette vaste enceinte toute tapissée de verdure, toute inondée de lumière, ils s'arrêtaient un moment, et l'on entendait une exclama-

tion involontaire d'admiration s'échapper de leurs poitrines. La surprise de ces Messieurs s'explique et se justifie parfaitement. Les élèves actuels eux-mêmes avaient peine à reconnaître dans cette salle magnifique ce lieu où les heures sont parfois si longues et les sueurs si abondantes. Seule la chaire du surveillant, placée en évidence, fière de se voir transformée en tribune,

Venait des temps anciens leur retracer quelque ombre.

Pour le reste tout était changé. Plus le moindre vestige de ces rangées de pupitres dont la froide symétrie a tant de fois fatigué leurs regards : ils ont disparu pour faire place à des centaines de fauteuils, de bancs, de chaises disposés dans ce désordre savant dont l'art raffiné possède seul le secret. La marée humaine monte toujours et bientôt tout est envahi. La première place appartient au premier arrivé ; toute distinction de rang, d'âge, de qualité est effacée, on semble être ici sous le régime de la démocratie pure, de la république égalitaire vainement essayée par quelques utopistes et autres fous modernes.

Impossible de reconnaître les anciens murs nus, plats, recouverts d'une monotone et ennuyeuse couche de chaux dans ces parois brillantes où resplendissaient des inscriptions élégamment découpées, encadrées d'étoiles, de feuilles de trèfle et d'érable et parfaitement appropriées à la circonstance. On pouvait lire dans tout le pourtour de la salle l'énumération complète des professions diverses auxquelles peut se livrer le jeune homme sorti du collège. Pour éviter toute dispute de préséance, on avait laissé au sort le soin d'en déterminer l'ordre, et chacun s'est incliné devant les capricieux arrêts de ce maître. Du reste rendons-lui justice, il a fait les choses avec discernement ; nous n'avons pas ouï dire que la moindre jalousie se soit manifestée. Les médecins coudoyaient les cultivateurs et les étudiants, les avocats paraissaient à l'aise à côté des instituteurs, les commerçants faisaient excellent ménage avec les journalistes, les juges tendaient la main aux prêtres ; l'harmonie la plus complète régnait entre tous ces groupes d'hommes si dissemblables en apparence par leurs habitudes, leurs aspirations et leurs goûts, image frappante de la fraternité qui unissait tous les assistants.

Le plafond de la " ci-devant salle d'étude, " ce plafond désespérant où le regard obstiné de l'écolier cherche en vain des inspirations, ce plafond rebelle et muet dont les solives ressemblent à une figure de trigonométrie rectiligne, ce même plafond semblait transfiguré, il disparaissait littéralement sous les guirlandes et les couronnes. La cloison antérieure de l'étude, celle qui fait face aux élèves et qu'ils regardent si souvent, cette cloison où s'ouvre la porte de sortie de ce purgatoire, avait participé à la transformation de la salle. On y lisait en belles lettres colorées courant en demi-cer-

cles et entrelacées de festons : N'AYONS TOUS QU'UN CŒUR ET QU'UNE ÂME, souhait touchant que le Sauveur, du haut de sa croix, semblait bénir et dont tous les yeux pouvaient constater la complète réalisation.

Et tout cela reluisait de propreté et de fraîcheur, noyé dans des flots de lumière. L'œil se reposait avec délices sur l'ensemble harmonieux de cette décoration si coquette, si légère, si gracieuse ; ici nul encombrement, nulle exubérance fatigante, nulle profusion criarde, mais les mille détails de ce vêtement de fête étaient combinés avec tant d'art qu'on ne pouvait se lasser d'en admirer la délicatesse, le fini et l'élégance.

Telle est la physionomie de la salle où allait commencer la séance d'ouverture, première scène officielle de la grande fête. Quand S. G. Mgr Fabre eut pris place au fauteuil présidentiel, M. J.-O. Désilets, Protonotaire à Joliette, monta à la tribune et lut l'adresse suivante :

A SA GRANDEUR MONSEIGNEUR EDOUARD-CHARLES
FABRE, EVÊQUE DE MONTRÉAL.

Monseigneur,

Permettez aux élèves anciens et nouveaux du Collège Joliette de vous offrir l'hommage de leur plus sincère reconnaissance pour la bienveillance toute paternelle avec laquelle vous avez bien voulu vous rendre à leurs vœux empressés en daignant assister à leur belle et joyeuse réunion. Nous admirons votre rare condescendance, Monseigneur, et nous bénissons la Providence qui vous a inspiré l'idée de dévier de votre itinéraire, de suspendre même votre course apostolique à travers votre diocèse, pour nous procurer l'inappréciable plaisir de vous posséder au milieu de nous en ce jour à jamais mémorable.

Marchant sur les traces de votre illustre prédécesseur le vénérable Archevêque de Martianopolis, qui affectionnait de toute la tendresse de son cœur de père la jeunesse en général et plus spécialement encore celle des collèges, vous avez voulu prendre part à notre fête de famille et la présider comme un bon père au milieu de ses enfants.

Daignez donc, Monseigneur, agréer l'assurance de notre plus vive gratitude pour une marque aussi distinguée d'estime et de sympathie. Notre fête aurait été privée de son plus bel éclat, notre bonheur aurait été incomplet si notre Père n'était venu, par sa présence, mettre le comble à notre joie et à notre allégresse.

S. G. Mgr Fabre répondit en ces termes : (1)

Messieurs,

Puisque la fête de famille commence par une adresse au Père, il est juste que lui-même commence par adres-

ser des félicitations à ses enfants. Il était tout naturel pour moi d'interrompre ma visite pastorale, puisqu'il s'agissait de la fête d'une Communauté que je respecte beaucoup et que je suis fier de voir dans mon diocèse.

Messieurs, cette fête ressemble à celles qui ont été célébrées dans plusieurs institutions du pays. C'est une idée qui est trop belle pour ne pas être louangée que de chercher à réunir ainsi les enfants d'une même famille à une date fixée et de les voir assemblés en grand nombre, animés d'une même pensée et travaillant dans le même but ; oui c'est une pensée trop chrétienne pour que je n'y applaudisse pas de tout cœur.

Le Collège Joliette, quoique jeune encore, peut cependant regarder avec orgueil autour de lui : ses enfants déjà nombreux, répandus dans les divers rangs de la société, commencent à se faire connaître dans le monde, et plusieurs occupent un rang distingué dans la magistrature et dans d'autres positions élevées de la société.

Permettez-moi de vous signaler quelques pensées qui me sont venues en me rendant à votre belle fête. Je vois dans cette démonstration non-seulement une famille chrétienne se réunissant autour de sa mère en un beau jour de fête, mais j'y découvre de plus une ample matière aux considérations les plus consolantes.

Comment se fait-il qu'en si peu de temps, le Collège Joliette ait acquis une si grande importance dans notre pays ? Ah ! c'est que vous avez devant vous une figure aimée et respectée, un magnifique modèle à imiter, un honorable citoyen estimé de tous ses contemporains, qui a établi ce Collège Joliette dont vous êtes aujourd'hui si fiers. Cet homme aussi élevé en sentiments nobles, généreux et chrétiens que riche par sa fortune temporelle, veut protéger les familles chrétiennes qui vivent sur le coin de terre qu'il est venu défricher, et dont il sait qu'il est le père ; dans ce but il veut augmenter le bien spirituel à l'égal du temporel, il veut donner à Joliette de l'importance, il veut en faire une ville, mais il a compris que pour cela il faut l'asseoir sur une base solide. Eh bien ! il songe à fonder un Collège et à en donner la direction à de dévoués religieux qui, dans son idée, sauront inculquer à leurs élèves l'enseignement religieux et profane, un enseignement profond, généreux et chrétien, et avouez, Messieurs, que si Joliette est si prospère aujourd'hui, si votre ville a acquis une si grande importance, avouez-le, c'est dû à l'esprit si éminemment religieux et pratique de l'honorable Barthélemy Joliette.

Je me rappelle encore les premiers Clercs de St-Viateur arrivant de France en 1847 et se préparant à venir fonder cette maison. Qui aurait cru, à cette époque, qu'en si peu de temps cette Communauté aurait établi un grand nombre de maisons, et donné à celle-ci un si grand relief ? Si les fondateurs de cette Congrégation en Canada vivaient aujourd'hui, ils verraient leurs successeurs jouir maintenant d'un résultat vraiment remarquable ; ils verraient les maisons de leur Ordre disséminées non-seulement en Canada, mais jusque dans les Etats-Unis ; ils auraient la consolation de voir les membres de leur Institut opérer un bien immense en formant dans leurs écoles, par une culture patiente et laborieuse, des chrétiens forts, des hommes du monde craignant Dieu,

(1) Cette réponse a été sténographiée par M. Lamarche de St-Vincent de Paul.

Et c'est grâce à l'initiative de cet homme de bien dont je vous ai parlé, c'est grâce aux conseils de celui que j'ai eu l'honneur de remplacer sur le siège épiscopal de Montréal, que nous avons le bonheur de posséder parmi nous ces hommes qui se dévouent si courageusement à l'éducation de la jeunesse de cette contrée. Ce n'est pas un zèle momentané mais c'est le pur esprit de charité qui anime ces hommes qui se sont donnés à Dieu dans le but unique de travailler pour leurs frères. Vous avez été les élèves, Messieurs, de ces hommes si dévoués, vous les avez aimés, vous les aimez encore, et vous ne pouvez trop vous rattacher au tronc dont vous êtes les rejetons. Pour moi, j'aime à voir ces bons religieux se répandre partout et augmenter le cercle de leurs opérations, afin de pouvoir étendre l'instruction religieuse dans un plus grand nombre de paroisses.

Remercions la divine Providence d'avoir bien voulu orner ce pays des rameaux florissants de cet Institut si utile. Oui, remercions tous ensemble le Seigneur d'avoir envoyé d'aussi bons ouvriers pour nous aider dans cette œuvre fondée par M. Joliette et si énergiquement soutenue par Monseigneur Bourget. Bénissons-le d'avoir fait rencontrer ces deux hommes qui se sont si bien compris quand ils ont établi une œuvre si belle.

Quand les longues acclamations qui saluèrent les paroles si bienveillantes de S. G. Mgr Fabre eurent cessé de se faire entendre, M. Camille Hogue, élève finissant de Philosophie, désigné pour être l'interprète de tous ses condisciples, gravit les degrés de la tribune et déclama avec une aisance parfaite l'adresse suivante :

Monseigneur, Révérends Messieurs, Messieurs,

Fiers d'avoir été choisis pour vous souhaiter la bienvenue, nous profitons tout d'abord de cet heureux privilège pour épancher la joie qui déborde de nos âmes à la vue d'une assemblée aussi nombreuse, aussi imposante. Des voix plus expérimentées que la nôtre, inspirées par l'appareil grandiose qui nous entoure, sauront trouver des accents dignes de cette fête ; quant à nous, peu initiés aux magnificences du langage, nous laisserons parler nos cœurs.

Nous vous saluons avec la plus cordiale effusion, anciens Professeurs et Elèves, qui êtes accourus de tous les points du pays et même de l'étranger, dans une pensée commune de reconnaissance, d'amitié et d'affectueux souvenir. C'est avec bonheur que cette Maison bénie, notre mère à tous, vous ouvre ses portes hospitalières ; c'est avec des transports d'allégresse qu'elle reconnaît en vous, membres distingués du clergé, en vous, citoyens d'élite qui honorez les professions libérales et tous les rangs de la société civile, les enfants qu'elle aime et qui furent les tendres objets de sa sollicitude. La gloire des fils rejaillit maintenant sur leur mère et inonde son cœur des plus suaves consolations.

Lancés sur cette scène immense du monde qui ne nous apparaît encore qu'à travers le prisme trompeur des illusions de la jeunesse, aguerris depuis longtemps aux âpres combats de la vie, vous venez chercher une heure de calme dans cette retraite chérie qui abrita votre enfance ; vous venez revoir ces murs qui furent témoins de votre jeune âge et vous protégèrent contre les

atteintes funestes de la séduction, cette cour où vous prîtes vos joyeux ébats, ces salles peuplées de mille réminiscences délicieuses, ces sanctuaires classiques du travail où vos âmes, formées à la science et à la vertu, s'épanouirent sous la douce égide de la religion ; dans cette enceinte aujourd'hui si vaste et si belle, vous venez retrouver tous ces bons souvenirs de l'ancien temps qui rajeunissent et fortifient le cœur : vous venez enfin vous retremper auprès de cette flamme toujours active du foyer maternel et resserrer des liens qu'une longue séparation a peut-être affaiblis, mais que ce jour va cimenter pour jamais.

Oui, Messieurs, cette fête splendide qui réunit les représentants de toutes les générations sorties du Collège Joliette sera inscrite comme une date mémorable dans les annales de cette maison ; elle n'est pas seulement une consécration éclatante du passé, elle est aussi le présage indubitable d'un long et brillant avenir.

Radiuse et pleine de promesses comme l'aurore d'un beau jour, cette réunion, accomplie au milieu d'un enthousiasme si sincère, donnera une impulsion nouvelle au progrès ininterrompu de cette florissante Institution. Grandissant sous la tutelle cordiale de votre généreux protectorat, conduite, sous le regard de la Providence, par des maîtres dévoués, elle verra son horizon s'élargir et sa sphère d'action s'étendre de plus en plus ; les nombreux enfants qu'elle aura nourris de ses enseignements pourront un jour, dispersés dans la société, applaudir comme vous à ses succès et consolider son existence.

Qu'il nous soit permis d'adresser nos plus chaleureuses félicitations aux vaillants pionniers qui ont planté les premiers jalons de cet établissement, et dont quelques-uns encore font l'orgueil de cette assemblée. Et vous tous, Messieurs, qui représentez si dignement les générations qui nous ont précédés, vous avez droit à notre reconnaissance. Venus après vous, nous avons bénéficié de vos fatigues et de vos peines ; vous avez eu la gloire de fonder, à nous il appartient de faire fructifier vos labeurs. Notre tâche est facile : nous n'avons qu'à marcher d'un pas ferme dans les sillons arrosés de vos sueurs, nous n'avons qu'à suivre les traditions du passé pour assurer à nos efforts une recrudescence de fécondité. La persévérance, la charité mutuelle, l'union intime des cœurs, voilà quel a été le secret de votre force, voilà aussi quel sera l'objectif de nos travaux et le fondement de nos espérances.

Les beaux sentiments exprimés dans cette adresse et que la voix émue du jeune orateur avait su rendre avec vérité, noblesse et chaleur, excitèrent les applaudissements enthousiastes de l'assistance. Quand le calme se fut rétabli, M. J. McGowan, avocat à Montréal, se présenta à la tribune et lut, au nom de M. G. Baby, M. P., retenu chez lui par un deuil récent, la réponse des anciens élèves aux souhaits de bienvenue de leurs frères cadets :

Monseigneur, Révérends Messieurs, Messieurs et Amis,

Désigné pour répondre à la charmante adresse de bienvenue que les jeunes élèves de cette maison vien-

nent de présenter à leurs frères aînés, la tâche qui m'incombe est quelque peu difficile à remplir, je le sens, car il y a tout à craindre que je ne demeure bien en deçà de l'attente de ceux dont je suis l'interprète en ce moment. Cependant, si les élans du cœur peuvent suppléer à l'élégance conventionnelle du rhéteur, je me flatte de pouvoir trouver grâce à vos yeux et à ceux de cette brillante assemblée et de vous dire dans un langage sans apparat notre amour inaltérable pour cette retraite chérie, la considération que nous avons pour ces doctes professeurs et la vive amitié que nous portons aux gais jeunes gens qui en font aujourd'hui la précieuse couronne.

Depuis plusieurs années, les grandes familles scolaires du pays, si vous voulez bien me permettre le mot, mues par ce sentiment de reconnaissance envers leur *Alma Mater* qui git au fond de l'âme de ceux qui ont été une fois collégiens, ces grandes familles, dis-je, ont senti l'impérieux besoin de réunir leurs membres et de se réjouir avec eux. Nicolet, Ste-Thérèse, L'Assomption et plusieurs autres belles institutions du même genre ont déjà vu leurs élèves accourir en nombre considérable sous leurs toits hospitaliers, et bientôt d'autres suivront ce bel exemple.

Aujourd'hui, c'est à notre tour, et les élèves du Collège Joliette, arrivant de toutes parts, viennent embrasser leur jeune mère et l'assurer combien ils l'aiment encore, malgré tout ce que le temps, ce terrible destructeur, a pu faire pour effacer en eux cet amour.

L'établissement qui vient de nous ouvrir ses portes avec tant d'empressement ne compte pas encore une bien longue existence, il est vrai : à peine plus d'un quart de siècle, mais déjà ses enfants nombrent par centaines et tous s'honorent de lui appartenir et souhaitent ardemment le voir vivre jusque dans l'avenir le plus reculé. Petit comme le grain de sénévé dans ses commencements, il a grandi comme l'arbre évangélique et a poussé de vigoureuses branches qui se sont chargées de fruits précieux que nous contemplons avec bonheur en ce moment. Dispersés par la divine Providence dans toutes les parties du Canada et même sur des plages lointaines, ayant suivi des routes différentes et souvent fort pénibles ; plusieurs parvenus au but qu'ils s'étaient proposés en entrant dans le sentier ardu de la vie réelle ; d'autres arrivés là où, jeunes encore, ils n'avaient jamais songé à aller, nous, vos devanciers, n'avons pas hésité un seul instant de nous rendre à la cordiale invitation qui nous était faite. Nous sommes venus pour honorer celle qui nous a donné le pain de la science, pour serrer la main à nos anciens condisciples et saluer nos jeunes frères qui nous donnent un si chaleureux accueil. Ai-je besoin de vous faire part de la joie que nous éprouvons de nous retrouver tous ensemble sous ce toit tant aimé ? Non, vos jeunes cœurs me comprennent. Bénie, mille fois bénie soit la main qui nous a ainsi ramenés dans ces murs si souvent témoins, tantôt de nos joies toujours si pures, tantôt de nos chagrins jamais bien cruels.

Permettez-moi de reporter nos souvenirs, un moment, vers ces années déjà si loin de nous, mais dont la mémoire est toujours, néanmoins, si vivace dans notre esprit. L'âme ardente, le cœur généreux, facile à émouvoir, l'intelligence toujours prête à se nourrir des

lettres et des sciences, le plus souvent inaccessibles aux bruits trompeurs du monde, indifférents au clinquant que la société agite devant les yeux de ses membres, quels que soient leur âge et leur position, nous, élèves de cette institution, avons coulé dans ces murs sacrés les plus belles années de notre vie. Croyez-m'en, jeunes amis, ce n'est pas là une parole conventionnelle, notre expérience vous l'atteste, nulle part ailleurs l'existence est-elle aussi suave et exempte de soucis qu'au Collège ? Sous la direction de ces hommes vertueux dont l'abnégation est sans bornes, nous avons été formés à toutes les vertus, éloignés de tous les vices. C'est ici que le sentiment religieux a été en quelque sorte ancré dans nos cœurs alors si impressionnables, ce sentiment sans lequel, tôt ou tard, l'homme doit nécessairement faire naufrage et se perdre. C'est ici que l'amour du pays a été placé dans nos poitrines, et que nous avons entendu dire si souvent que l'intérêt privé devait s'effacer devant l'intérêt public ; c'est ici que nous avons été préparés pour être dans le monde des hommes selon les désirs de Dieu et les besoins bien entendus de la société ; c'est d'ici, en un mot, que nous sommes partis pour parcourir le chemin qui conduit du temps à l'éternité. Serions-nous ingrats, si nous avions oublié tous ces immenses bienfaits !

Encore quelques mots, et je termine. Dans une assemblée comme celle-ci, ne convient-il pas de donner une pensée aux dignes prêtres et aux bons religieux qui ont passé dans cette maison en faisant le bien. Rien de triste dans cette idée ; au contraire, ce sont des enfants qui causent en famille des vertus de leurs pères et qui s'empressent d'en faire l'éloge. Impossible de nous rappeler les faits et les choses de *notre temps*, sans y mêler leurs noms vénérés. Qui ne se souvient avec bonheur et attendrissement de Messieurs Lahaye, Thibodier, Rivet, Fayard ? Quoique disparus de parmi les vivants, leur mémoire n'en reste pas moins vivace, car leurs noms, bien mieux que sur des marbres précieux, sont inscrits en caractères que ni le temps ni les éléments n'ont pu détruire, dans une multitude de cœurs.

Pourrions-nous aussi, en nous revoyant une première fois après tant d'années de séparation, ne point prononcer le nom du fondateur de l'Institution ? Si nous sommes tant endettés envers ceux qui ont dirigé notre enfance et conseillé notre adolescence, pouvons-nous oublier, dans une pareille fête, celui qui, animé d'un patriotisme aussi éclairé que désintéressé, a cru devoir élever ce Collège tant aimé auquel des citoyens reconnaissants ont voulu en quelque sorte dérober le nom, afin de le donner à une jeune ville aujourd'hui l'ornement du pays. Qu'ils sont heureux les élèves de cette maison auxquels il a été donné de contempler les traits si distingués de ce grand homme et de lui entendre énoncer, d'une voix douce et persuasive, la confiance qu'il avait dans le succès de son œuvre. Puisse-t-il, en ce moment, du haut du Ciel, sa demeure, voir ce qui se passe ici ; il verrait la réalisation de ses vœux les plus ardents.

Maintenant, jeunes amis, il ne me reste plus qu'à vous remercier du plus profond de mon cœur, au nom des anciens élèves, de vos bienveillantes paroles ; elles sont imprégnées d'un parfum local bien délicieux et

qui fait du bien à nos âmes. Elles y ont réveillé des sentiments qui y sommeillaient pour ainsi dire, et nous ont retrem্পés en quelque sorte. En entendant cette voix si fraîche, si limpide, nous nous sommes sentis rajeunir et la joie nous débordait de toutes parts. Merci, mes jeunes amis. Réjouissons-nous tous ensemble, et puissiez-vous retirer de grands enseignements de la démonstration de ce soir.

Cette réponse où se peignaient si bien les sentiments de l'assistance toute entière fut ratifiée par de chaleureux applaudissements.

Plusieurs fois déjà, depuis le commencement de la séance, on avait entendu prononcer, outre le nom de l'Hon. B. Joliette, fondateur du Collège, celui de S. G. Mgr Bourget qui est inséparable de l'histoire de cette maison. Le Pasteur vénéré que tous eussent été heureux de voir au milieu de cette fête, n'avait pu se rendre aux désirs de ses enfants, mais il devait cependant leur faire entendre les accents de sa voix paternelle, et leur envoyer de loin ses souhaits et ses bénédictions.

Le Rév. M. Chagnon, secrétaire du comité, avait reçu, en réponse à l'invitation envoyée à Sa Grandeur, la lettre suivante dont il donna lecture :

Résidence de St-Janvier, 7 juin 1878.

A MONSIEUR F.-X. CHAGNON, PRÊTRE, MISSIONNAIRE A CHAMPLAIN, N. Y.

Mon cher Monsieur,

J'ai reçu, ces jours derniers, la vôtre du 27 mai, dans laquelle vous m'invitez à la grande fête du Collège Joliette, les 12 et 13 courant.

Je vous remercie du fond de mon cœur de votre attention bienveillante à laquelle je n'avais pas droit de m'attendre. Aussi, y suis-je très-sensible, veuillez bien le croire.

Mais les infirmités de la vieillesse ne me permettent pas de m'associer aux démonstrations joyeuses de la brillante jeunesse qui va se réunir à ce berceau qui réveille chez elle tant et de si doux souvenirs, je me vois forcé de vous prier d'agréer et de faire agréer à qui de droit mes excuses.

Mais si je ne puis me rendre de corps à Joliette aux jours indiqués, j'y serai d'esprit et de cœur. Ce sera pour y prier, dans toute la ferveur de mon âme, pour le plein succès de cette intéressante maison d'éducation, afin que tous ceux qui y ont reçu leur éducation en fassent à jamais l'honneur et la gloire par leurs principes religieux et leur zèle constant à travailler au bien de la religion et de la patrie. Ils y seront encouragés en se réunissant sur la tombe du grand citoyen qui, n'écoulant que ses inspirations sublimes et son génie créateur, a pu doter son "village d'Industrie" d'un si précieux établissement, pour en faire bientôt une de nos intéressantes cités.

Agréer, cher Monsieur, les ardents souhaits que je forme pour que vous et vos compagnons d'étude au Collège Joliette, soyez comblés de joie et couronnés de gloire dans ce jour mémorable qui vous permettra de vous revoir et de vous embrasser après tant d'années de séparation. Et veuillez bien me croire de vous tous le très-dévoué serviteur

† IG. ARCH. DE MARTIANOPOLIS.

La lecture de cette lettre donna lieu à une ovation en-

thousiaste en l'honneur du vénérable archevêque qui, du fond de sa retraite, continue à veiller sur une œuvre à la fondation de laquelle il a pris une part si importante.

L'ordre du jour, un moment interrompu par cette agréable surprise, reprit ensuite son cours. L'on vit monter à la tribune M. Joseph Thériault, élève de Philosophie, qui débita avec le plus grand succès le discours suivant : (1)

Monseigneur,

Révérands Messieurs, Messieurs,

Parmi les grandes questions qui, de nos jours, préoccupent les esprits, il n'en n'est pas, croyons-nous, de plus grave que celle de l'Éducation. En effet, le bonheur de la société repose tout entier sur les principes inculqués à la jeunesse par ceux à qui est dévolue la fonction difficile de la façonner et de la guider. Il importe donc que ces principes soient solides et purs de tout alliage, afin que, les fondements étant inébranlables, l'édifice puisse résister aux attaques incessantes de ceux qui s'acharnent à le renverser. C'est dans la VÉRITÉ seule que les éducateurs de l'homme trouveront cette base granitique sur laquelle il est possible d'asseoir le bonheur des peuples. Une société dont les principes fondamentaux sont appuyés sur la vérité pure, sans mélange hétérogène sera inébranlable comme le roc. La rage des esprits voués à la destruction se déchaînera contre elle, mais le flot impur n'attaquera jamais le marbre de ses assises. L'éducation comprise dans son véritable sens, fidèle à sa haute mission donnera nécessairement à la société ces nobles aspirations vers la vertu, cette force calme mais invincible qui résiste aux entraînements des passions, aux séductions de l'erreur et s'attache aux vrais principes comme à une ancre de salut.

Messieurs, le témoignage éclatant de gratitude que vous rendez à cette maison en venant en si grand nombre rehausser la splendeur de cette fête nous a inspiré l'idée, téméraire peut-être, de vous dire quelques mots de l'éducation, question toujours ancienne, toujours renaissante, et à laquelle cette grande réunion donne un cachet tout particulier d'actualité. Si votre bienveillance ne nous était acquise d'avance, nous tremblerions devant la difficulté de la tâche que nous nous sommes imposée, mais nous parlons à nos aînés avec qui ce jour nous fait contracter des liens de respectueuse confraternité, et cette pensée nous rassure et nous encourage.

Messieurs, égarée par les dérèglements d'une superbe raison, la philosophie moderne a entraîné à sa suite la société européenne par de séduisantes promesses, et elle la guide maintenant dans des déserts sans eau, à des abîmes de malheur. En effet, le vieux monde, remué sourdement s'agite et se tord sur sa base comme torturé dans ses entrailles par les fureurs d'un volcan. Les glaives à demi-tirés ont soif de carnage, l'Europe veut prendre encore un bain de sang ! Eh bien ! pourquoi

(1) Composition personnelle de l'élève.

l'horizon européen est-il si sombre et si chargé de tempêtes ? Pourquoi l'atmosphère est-elle si lourde, pleine de poudre et de sang, sinistres avant-coureurs d'un cataclysme inévitable ? Pourquoi ?... Demandez-le aux philosophes qui ont dérobé l'éducation des peuples à la vérité chrétienne ; car enfin la vérité est *une* et cette vérité unique, Dieu ne l'a gravée que dans le marbre de l'Évangile. Mais que répondront les éducateurs modernes de la société européenne ? " Ils diront que le temps est venu de briser les chaînes odieuses de l'absolutisme de l'Évangile, qu'ils conduisent l'Europe aux terres fortunées de la liberté sur le char de la Révolution." Armés de ce fallacieux programme, ils ont déversé à flots dans l'esprit des peuples les principes subversifs d'une éducation athée, ils ont jonché le vieux monde des débris épars des gouvernements catholiques. Aussi des conséquences terribles se précipitent à la suite de ces désolants principes, le puits de l'abîme entr'ouvre ses lèvres sanglantes sous les pas de l'Europe.

Voilà, Messieurs, le funèbre résultat d'une éducation qui n'est point appuyée sur la vérité religieuse. Il nous serait facile de démontrer rationnellement que l'homme étant destiné au bonheur, l'éducation chrétienne seule peut infailliblement le conduire à ce but suprême. Mais nous préférons laisser la parole aux faits, ils sont d'une éloquence irréfutable.

Veillez, Messieurs, remonter avec nous le cours des âges. Qu'était le monde avant que le Christianisme eût versé dans la société les bienfaits de ses divins enseignements ? La force avait supplanté le droit et l'épée régnait sur l'univers. Les peuples flagellés par le sceptre de fer de farouches despotes étaient chargés des chaînes de l'esclavage et ignominieusement traînés dans la boue au bas de tous les degrés de l'échelle sociale. Mais un rayon de la céleste vérité perce tout à coup les ténèbres profondes de l'ignorance païenne et enveloppe l'univers d'une éblouissante lumière ; le monde frémit, la terre tremble, ses entrailles frissonnent et le Christianisme plein de vie surgit pour le bonheur de l'humanité.

Le soleil de la justice s'est levé avec la religion chrétienne ; il a réchauffé le cœur indifférent de l'opprimé et fondu l'airain dans l'âme de l'opresseur. Le droit a recouvert la royale couronne dont une main de fer l'avait dépoillé pour en ceindre le glaive. L'ordre enfin a ouvert son règne et les peuples heureux n'eurent qu'une voix pour bénir et remercier le souverain Educateur de les avoir régénérés, et cette société nouvelle atteindra sa complète perfection en suivant avec docilité les sentiers qu'illumine la divine vérité.

Le principe chrétien avait donc brisé l'anneau d'esclavage qui rivait l'humanité au char tyrannique de la force et fait jaillir sur le monde la source du bonheur. Cependant, tant est grand l'aveuglement des hommes qu'ils ont fermé l'oreille à l'expérience des siècles et convoqué en doute l'utilité, la nécessité absolue du Christianisme dans la société. Des esprits richement doués, mais incités par le génie du mal, se sont mis aux gages de l'enfer et, par tous les moyens, se sont efforcés de faire oublier aux nations ce qu'elles doivent à l'éducation chrétienne. Le mal enfin a déclaré la guerre au bien, l'erreur à la vérité, l'enfer à Dieu.

C'est du XVI^e siècle que date cette lutte terrible

qui s'est continuée en s'accroissant davantage jusqu'à nos jours où elle est plus brûlante que jamais. Le protestantisme a ouvert le combat en altérant l'enseignement doctrinal de l'Église. C'est du protestantisme que découlent toutes les erreurs qui répandent à pleines mains, s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, le désordre et le malheur dans la société moderne. Le rationalisme, tout d'abord, naquit de la réforme ; il donna le jour au scepticisme qui enfanta l'incrédulité dont le fils fut l'athéisme. C'est cette progéniture maudite, issue d'une religion bâtarde, qui a bouleversé le monde et cloué au tombeau le bonheur de l'humanité.

Il serait sans doute oiseux de démontrer ici l'absurdité de ces systèmes ; qu'il nous suffise de dire que, sortis d'une source empoisonnée, ils ont apporté la mort dans la société lorsqu'elle a voulu en tenter l'essai. Et de fait, ce sont ces funestes doctrines qui, propagées en Europe par les écrits de Voltaire, de Rousseau et de leurs adeptes, ont enfanté en France la terrible génération de 93, et dans tous les pays une populace effrénée, avide de sang et tous les révolutionnaires, classés sous différentes dénominations, mais marchant sous les mêmes étendards, parce que leur but est unique : " Ruine complète de la société ". Oui, Messieurs, le rationalisme, le scepticisme, l'incrédulité et l'athéisme sont les quatre roues de ce char épouvantable de la Révolution que la fureur a traîné à travers les capitales de l'Europe brisant les autels et les trônes et semant partout sur son passage les ruines et l'anarchie. Ce sont là les résultats de toutes les absurdités qui tourmentent comme une fièvre ardente et mortelle les démolisseurs modernes. Qu'ils sont insensés ces hommes qui, avec le *Contract social*, croient édifier des sociétés parfaites ! Ils bâtissent sur le sable, ou plutôt sur un volcan encore endormi. Le cratère va s'éveiller, la lave, brisant le frein que depuis longtemps elle mord en silence, va rompre le sol sous leurs pas et ils vont être engloutis avec tout le bonheur qu'ils rêvaient. L'organisme de leur société est incapable de fonctionnement parcequ'ils veulent en retrancher le principe chrétien, l'éducation religieuse, qui est la roue génératrice, le pivot unique sur lequel puisse rouler avec ordre et harmonie tout système social.

" La religion sait, comme le dit M. J. de Maistre, qu'avant de faire des lois pour un peuple, il faut faire un peuple pour les lois. " Son premier soin est donc de faire l'honnête homme qui est le parfait citoyen. Donnant à l'individu la raison de ses droits et de ses devoirs, le Christianisme établit l'harmonie, l'engrenage parfait de tous les rouages de la grande machine sociale.

Qu'ont fait les édificateurs modernes de sociétés ? Ils ont d'abord hardiment élagué Dieu de leurs systèmes comme incompatible avec la beauté de leur plan : c'était priver leur édifice de sa base solide. Ils ont ensuite enivré les peuples des parfums trompeurs de " liberté absolue, d'égalité parfaite, " leur représentant la religion comme " une marâtre qui tyrannise les peuples en leur imposant ses principes liberticides ". L'Europe a prêté l'oreille aux théories perfides de ses éducateurs athées ; elle a brisé ce qu'ils appelaient " les liens honteux de l'absolutisme religieux ", l'éducation chrétienne ; si son agitation présente s'éteignait dans

un instant de calme, elle entendrait, comme autrefois la Grèce, retentir dans le lointain le bruit des chaînes que l'absolutisme de l'épée lui apporte du Levant.

Pour nous, Canadiens, rappelons-nous que le bonheur de notre société repose essentiellement sur le principe religieux qui lui a donné naissance et qui a soutenu ses premiers pas. Il y a trois cents ans, l'Évangile franchissait l'Atlantique et venait tailler dans les flancs du Nouveau-Monde cette large zone du Canada. Entouré des soins de l'éducation chrétienne, le germe de la nationalité canadienne-française est devenu un arbre puissant dont les rameaux vigoureux produisent déjà les fruits les plus abondants. C'est l'éducation qui, accourant au berceau de notre société, a nourri sa jeune intelligence du pain fortifiant de la vérité et façonné son cœur à l'amour du bien. L'éducation, Messieurs, nous a fait ce que nous sommes, c'est-à-dire un peuple fort et bien constitué, malgré les tribulations sans nombre qui nous ont assaillis ; un peuple qui a su faire respecter ses droits ; un peuple qui n'a pas failli un seul instant à sa glorieuse mission ; un peuple enfin tout brillant d'espérance et d'avenir. Chaque page de notre histoire nationale rend hommage à l'éducation en enregistrant un de ses bienfaits. Sans fouiller dans les ténèbres de notre enfance, ouvrons nos annales à l'époque de la conquête et voyons un peu ce que l'éducation a fait pour le Canada.

Les balles anglaises avaient emporté dans les ondes du St-Laurent les derniers lambeaux du drapeau blanc, et l'étendard britannique flottait sur les murs de la cité de Champlain. L'éducation chrétienne, et par là même notre nationalité, se trouvaient menacées d'une destruction complète après une agonie de quelques vingt ans. Toujours à la tête de nos défenseurs, le clergé aperçut le danger que courait la patrie. Armé d'un zèle prévoyant et infatigable, il s'élança aussitôt au milieu des ruines de 1760, recueillit dans le sang des braves d'Abraham et de Ste-Foi, sous les cendres fumantes semées par le vainqueur sur les deux rives du grand fleuve et jusque dans le sein frémissant de l'immense forêt, il recueillit, disons-nous, les débris de notre nationalité pour les joindre, les lier en faisceau, les animer d'une vie abondante et forte, faire revivre enfin le plus grand des peuples du vieux monde dans ses arrière-petits-fils de l'Amérique. C'est dans les collèges et les couvents élevés par la religion que s'est opéré ce gigantesque travail de préservation. Oui, Messieurs, l'éducation religieuse a sauvé notre nationalité. Dans les sanctuaires de l'éducation, les fils de 1760 ont appris à demeurer Canadiens et Français sur un sol conquis par le canon anglais, à conserver intact le dépôt sacré de la foi catholique sous un gouvernement protestant. Enfin, disons-le avec fierté, ce sont les institutions religieuses qui ont déversé dans l'âme de la précédente génération cet ardent amour de la patrie auquel nous sommes redevables de toutes nos libertés et privilèges religieux et politiques. Nous ne pouvons résister au désir de dérouler ce feuillet national du patriotisme éclairé combattant sans trêve les prétentions tyranniques des conquérants et signalant sa victoire par le plus noble usage de la liberté si héroïquement conquise.

L'indignation gonfle nos cœurs au tableau qui, tout d'abord, frappe nos yeux. Nous voyons Albion, appuyant

sa main de fer sur notre patrie dont le glaive a tari les veines, mais dont le cœur bout encore d'héroïsme. Elle offre l'existence à nos fiers aïeux s'ils veulent en retour prononcer trois mots : J'abjure ma foi, ma langue et mes lois. Le noble Québec, appuyé sur sa citadelle démantelée, comme un guerrier antique sur un fier tronçon de sa lance, penche son front labouré par les boulets anglais sur le grand fleuve et il verse des larmes amères. Longtemps, les yeux attachés à la gémissante vague, il a espéré ; le flot murmurant a porté sur sa crête d'azur plus d'un pleur jusqu'aux rives de France. Ce fut en vain : l'immobile horizon n'a point entr'ouvert son sein, " les gens de là-bas ne paraissent pas. " Nos pères ne sont plus qu'une poignée de braves épuisés et vaincus. Un seul mot cependant peut les sauver : j'abjure ; mais, s'ils le prononcent, il ne sont plus chrétiens, ils ne sont plus Français ! L'abattement va-t-il faire tomber de leur bouche la parole fatale ? Ne serons-nous plus catholiques et Français ? La religion arme de courage le cœur de nos pères. Elle a exercé leur intelligence aux luttes de l'esprit par une vigoureuse éducation morale et intellectuelle, dans leurs cœurs ardents elle a gravé en caractères indélébiles les mots sublimes de Religion, Patrie, Liberté. Leurs âmes s'allument, l'éloquence agite ses foudres sur leurs lèvres patriotiques et ils lancent au vainqueur cette sublime réponse : " Nous pouvons mourir, mais renier Dieu, trahir notre sang, jamais ! " Et, emportée par son courage magnanime, la Patrie se redresse sous le talon qui l'écrase. Sans autre arme que le glaive enflammé de leur parole, nos pères ébranlent pendant un demi-siècle les arènes parlementaires par leurs gigantesques combats pour la foi et la liberté. Nos illustres ancêtres se donnent la main et marchent à la défense de leurs droits outragés comme les héros de Lévis à la conquête de l'antique Québec. Leur éloquence est plus puissante que l'épée de Montcalm ; le Canada que celui-ci n'a pu conserver à la France, ceux-là le gardent intact et redouté à leurs enfants et à Dieu.

Eh bien, Messieurs, c'est l'éducation qui a remporté cette grande victoire ; c'est l'éducation chrétienne qui a légué à la postérité cette page, une des plus éclatantes de notre histoire. Des temples de l'éducation sont sorties, enflammées de zèle et de patriotisme, ces deux phalanges héroïques des défenseurs de la foi et des champions de la liberté. A la tête de la première, nous contemplons l'illustre Plessis, frappant d'impuissance et de stérilité les efforts du protestantisme. Commandant la seconde, nous admirons Papineau, dont la magique parole faisait tressaillir la patrie du cap Diamant jusqu'à ses plus lointaines extrémités.

Eh ! Messieurs qu'avons-nous besoin d'aller demander au passé les bienfaits de l'éducation ? Le présent ne parle-t-il pas assez éloquemment ? L'éducation religieuse qui a fait le Canada d'aujourd'hui, travaille avec une intarissable ardeur à la prospérité du Canada de l'avenir. Rien ne rebute le clergé, aucune difficulté ne l'arrête dans la tâche si délicate et si ardue de répandre partout la saine éducation. Avec quelle inquiète sollicitude il s'efforce de faire du peuple canadien un peuple moral avant tout, assuré qu'il est, par l'expérience de l'histoire, que la moralité seule rend la société parfaite et fait les grandes nations.

La prospérité matérielle de la société civile n'attire pas moins son attention. Sur plusieurs points du pays, des hommes éminents, comprenant la haute mission du clergé, se sont associés à son œuvre. Epris de la grandeur future du Canada, ces patriotes ardents ont planté sur notre sol les arbres fruitiers de la civilisation et les ont cultivés avec une abnégation absolue. A la tête de ces bienfaiteurs de la patrie, nous sommes fiers de mentionner l'hon. Barthélemy Joliette, le vénéré fondateur de cette maison. Dans nos collèges et nos lycées, l'éducation religieuse prépare les citoyens à remplir dignement les charges publiques de l'État et forme enfin l'intelligence, développe les talents de ceux qui seront dans l'avenir les phares lumineux à la lueur desquels notre patrie s'avancera vers la prospérité.

C'est encore dans les maisons d'éducation religieuse que se conservent pures les précieuses sources de l'unité nationale ; car le vrai patriotisme, l'histoire le démontre à chacune de ses pages, est inséparable de la religion qui le purifie et le guide. Voulons-nous, Messieurs, conserver notre homogénéité, voulons-nous demeurer toujours Canadiens-Français, gardons et défendons nos maisons d'éducation religieuse, confirmons le clergé dans le soin de former et d'instruire, d'ÉLEVER, voilà le mot, la jeunesse canadienne. L'éducation religieuse nous a fait libres et indépendants au milieu de l'élément étranger toujours menaçant, sans cesse acharné à nous engoutir dans son sein ; n'allons pas jeter à la mer le pilote habile qui a conduit jusqu'en ces jours le vaisseau de la patrie, triomphant de la vague et des écueils, car la tourmente nous brisera aussitôt comme un jouet inutile, et le flot vainqueur submergera en un instant jusqu'aux derniers débris surnageants de nos institutions nationales.

C'est sur le terrain brûlant de l'éducation que se rencontrent les armes à la main les défenseurs de l'Église et les enfants de Bélial. C'est là que satan dispute au Christ l'empire du monde. Il est donc du devoir de tout Canadien-Français soucieux de l'avenir de son pays de se tenir prêt à combattre si jamais, ce qu'à Dieu plaise, nos institutions religieuses devaient être sérieusement menacées. Préservé jusqu'ici de l'envahissement des doctrines perverses, parce que sa foi ardente les repousse, notre heureux pays pourrait peut-être à son tour voir luire des jours mauvais. Oh ! alors, enseignez, Messieurs les aînés, enseignez à vos cadets le chemin de la vaillance et de l'honneur. Nous fourbissons nos armes dans la retraite et le silence pour vous suivre un jour sur l'arène frémissante de la vie réelle. Tendez-nous la main, nous voulons prendre part à la grande bataille de la vérité contre l'erreur, afin de partager avec vous l'honneur de la victoire. Ni les dangers du combat, ni les difficultés du triomphe ne nous feront reculer. Nous voulons être dignes de vous ; votre exemple enflammera nos âmes de courage et d'ardeur. Nous unissons nos efforts aux vôtres puisque l'union est la secret de la force. Sur vos pas, nous volerons à la défense de l'éducation chrétienne qui a sauvé notre nationalité, qui, seule, saura la conserver compacte et vivace. Admis un jour dans vos rangs, défenseurs de la véritable éducation, nous nous grouperons sous votre conduite autour du glorieux étendard de la Religion, de la Patrie et de la vraie Liberté.

Ce fut au milieu des plus vives acclamations que le jeune orateur descendit de la tribune. La résolution avec laquelle il avait abordé un sujet si vaste et si relevé, la conviction et l'enthousiasme de sa parole, la hardiesse même de l'expression, tout avait contribué à émouvoir l'assistance.

L'ordre du jour de la séance d'ouverture était épuisé ; aussi la curiosité fut-elle grande lorsqu'on vit le R. P. Lajoie s'avancer vers la tribune et demander la parole. Le vénéré Supérieur, en bon père, avait compris que le temps était venu de jeter une note joyeuse et badine au milieu de tout le sérieux de cette scène officielle. La gaieté qui frémissait au fond des cœurs n'attendait depuis longtemps qu'une étincelle pour faire explosion. Dès les premières phrases prononcées par l'orateur, elle éclata en un rire général, entremêlé de bruyantes acclamations.

Voici comment s'exprima le R. P. Lajoie :

Monseigneur,

Messieurs les anciens élèves,

L'heureuse circonstance qui permet, ce soir, au Collège Joliette de réunir sous son toit un nombre considérable de ses enfants, me procure en ce moment l'occasion de leur adresser un mot, bien que l'heure assignée sur le programme au Supérieur de l'Institution ne soit pas encore sonnée.

Messieurs les anciens élèves, laissez-moi vous dire, au nom des Directeurs de votre *Alma Mater* : VOUS ÊTES LES BIENVENUS ; SOYEZ TOUT A FAIT CHEZ VOUS. (Longs applaudissements).

Cependant, en qualité d'ancien Directeur et de Supérieur actuel de cette maison, je crois devoir vous dire, Messieurs, qu'en vous constituant de nouveau aujourd'hui élèves du Collège Joliette, vous avez *ipso facto* contracté l'obligation de vous soumettre à son règlement. Toute maison bien gouvernée possède son règlement et, pour notre part, nous tenons beaucoup aux élèves qui en sont les fidèles observateurs.

Eh quoi ! vous écrieriez-vous sans doute, encore un règlement de collège pour nous qui, depuis plusieurs années déjà, jouissons de la plus entière liberté !... Oui, mes bons amis, et ce n'est pas la faute des Directeurs de cette maison ; car, si faute il y a, elle doit être attribuée aux plus anciens d'entre vous, à ceux dont le zèle est la cause efficiente de la réunion solennelle et splendide qui a eu lieu ce soir.

Je n'en soutiens pas moins que vous devez, Messieurs les anciens élèves, vous soumettre de bonne grâce au règlement que vous dicte en ce moment le Supérieur de votre *Alma Mater*. Ne vous effrayez pas, je vous en prie, en m'entendant prononcer ce mot de RÈGLEMENT qui, dans l'idée de l'écolier, entraîne fatalement avec lui une signification plus ou moins odieuse. Nous avons deviné et prévu vos *dispositions actuelles*. Si pendant trente-deux ans vous m'avez entendu, ainsi que mes prédécesseurs et mes successeurs dans la charge de Directeur, vous expliquer avec peine et misère, vous détailler un à un les articles nombreux du règlement du Collège au commencement de chaque

année scolaire, il ne résulte pas nécessairement de là que nous nous proposons d'entreprendre le même travail ce soir.

Notre tâche est en ce moment moins ingrate que dans ces temps reculés. Le règlement dont je vous parle, vous l'avez entre les mains : c'est tout simplement le programme que l'on vous a distribué à votre arrivée et qui trace les différentes évolutions de la fête toute fraternelle de ce jour.

Un moment de réflexion va vous faire saisir ce qu'autrefois peut-être vous n'avez pu comprendre en de longues années. Ainsi donc attention !... Si la première partie du programme a été accomplie sans votre coopération directe et active, n'allez pas croire qu'on vous fera jusqu'à demain soir une vie aussi facile, une existence aussi commode. Vos anciens Directeurs vous ont ménagé la première grâce, mais dès ce moment, pour l'exécution rigoureuse du programme et l'entier accomplissement du règlement, il faudra nécessairement votre plein concours et votre complet assentiment.

Il est 9 heures du soir, mais, par dérogation à l'article de l'ancien règlement qui, sous les peines les plus sévères, prescrit le "couvre-feu" à 9 heures très-précises, nous allons descendre à la cour de récréation au lieu de monter, comme ci-devant, au dortoir. Par ce seul fait vous pouvez juger si nous nous sommes efforcés d'étudier vos dispositions du moment. A moins donc d'être des écoliers *incontentables*, vous serez obligés de vous écrier : "Vraiment que nos anciens Directeurs sont devenus conciliants ! Leur transformation tient du prodige ! Qui d'entre nous aurait jamais cru pouvoir compter sur une semblable condescendance de leur part ?"

Oui, mes bons amis, dociles aux dispositions du nouveau règlement, vous descendrez dans la cour de récréation qui n'est plus celle que vous parcouriez autrefois. A mesure que, dispersés de toutes parts, vous avez pris vos ébats à une distance plus ou moins grande de l'*Alma Mater*, une génération nouvelle, plus nombreuse et non moins bruyante que les premières, a exigé pour ses divertissements un espace plus large et plus étendu.

Dans la cour de récréation, quoique l'heure soit avancée, divers amusements de circonstance vont attirer votre plus sérieuse attention. Quand tout sera terminé arrivera peut-être un "quart d'heure de Rabelais". S'il est bon de se réjouir et de se récréer, il faut aussi prendre du repos et dormir au moins un peu. Nous voudrions, mes bons amis, procurer à chacun de vous un excellent lit. Des préparatifs ont été faits en ce sens et nous avons l'espoir que vous pourrez jouir d'un sommeil calme et réparateur. Il y a toutefois, dans les arrangements qui ont été pris, des circonstances que je ne puis contrôler, malgré le vif désir que j'éprouve d'exercer mes pouvoirs de Supérieur. Ainsi, tout en me trouvant dans l'impossibilité de répondre de rien, je vous communique cependant la confiance que j'ai qu'on a tout prévu pour le mieux, et que chacun de vous reposera en paix au moins pendant quelques heures.

Pour vous rendre le règlement actuel du Collège encore moins onéreux, j'userai de mon pouvoir de Supérieur jusqu'aux dernières limites du possible ; eu égard à la circonstance, je vous dispense tous du *grand silence* dont l'observation est si rigoureusement exigée

dans les temps ordinaires. Quelques-uns d'entre vous, peut-être, ont conservé le souvenir de l'inexorable sévérité avec laquelle on punissait toute infraction à ce point de la règle, eh bien ! qu'ils prennent leur revanche aujourd'hui !...

Soyez debout, non à 5 heures comme dans l'ancien temps, mais pour le moins à 7 heures, limite extrême concédée par le règlement du jour. Avez-vous besoin de restaurer vos forces épuisées, rendez-vous droit au réfectoire du Collège, vous rappelant que VOUS ÊTES CHEZ VOUS.

A 8½ heures, les nouveaux et les anciens élèves sont priés de se ranger en procession dans la cour du collège pour se rendre à l'église paroissiale. Là, Mgr de Montréal, entouré de sa nombreuse et dévouée famille du Collège Joliette, offrira pour le bonheur et la prospérité de cette maison le très-saint sacrifice de la Messe, au milieu des pompes et des cérémonies que l'Eglise requiert dans les grandes circonstances.

Après l'Office, vous voudrez bien reformer vos rangs à l'effet de parcourir les principales rues de notre jeune ville que plusieurs d'entre vous ont vue à son berceau. Partout sur le parcours vous verrez, j'en suis sûr, rayonner la joie et le bonheur de ses citoyens heureux de vous voir réunis si nombreux dans son enceinte.

A midi la cloche, de sa voix la plus douce, vous appellera au réfectoire préparé pour la circonstance, où des agapes toutes fraternelles vous attendent.

A 3 heures on vous conviera à vous rendre encore à la salle où vous vous trouvez en ce moment. Que se passera-t-il alors ?... Je n'en sais rien. Malgré ma dignité et mes pouvoirs de Supérieur, je n'ai pu faire ouvrir la "boîte aux secrets". Ceux qui en sont dépositaires m'ont opposé un refus si énergique et si longuement motivé que j'ai jugé inutile d'insister. Je vous engage à faire comme moi... à prendre patience.

Tels sont, Messieurs, les principaux articles du règlement nouvellement en vigueur. Je compte sur votre bonne volonté pour en saisir l'esprit et en observer la lettre. Je suis fermement convaincu que vous ne nous mettrez pas dans la pénible nécessité de punir, et je formule l'espoir que jamais règlement n'aura été plus ponctuellement exécuté.

Les bruyants éclats de rire et les vigoureuses salves d'applaudissements qui n'avaient cessé d'interrompre cette paraphrase du programme, prouvaient à l'évidence que tous adhéraient au règlement proposé. Le suffrage universel ratifiait par un plébiscite unanime le dispositif de la fête, le règlement avait désormais force de loi. Quand la séance eut été levée et que le signal du départ eut retenti, tous se mirent en devoir d'obéir. Les dispositions de cette masse d'écoliers anciens et nouveaux parurent si excellentes aux Directeurs qu'ils crurent pouvoir négliger d'échelonner des surveillants le long du parcours, circonstance que les plus anciens ne se rappelaient pas avoir jamais vue. On n'eut pas du reste la plus légère dissipation à déplorer, et le "maître de salle" le plus difficile et le plus "mauvais" n'aurait pu que s'extasier devant un ordre si parfait.

C'est ainsi que le long cortège descendit l'escalier et déboucha bientôt sur le perron de la cour.

L'ILLUMINATION ET LE FEU D'ARTIFICE.

La scène et le décor n'avaient fait que changer de ton sans perdre de leur éclat ; ici plus de flammes éblouissantes, mais partout une lumière douce et diversement colorée émergeant tantôt de la feuillée des grands arbres où des cordons ignés décrivait de folâtres arabesques, tantôt du parterre lui-même où reluisaient mille lanternes chinoises aux formes bizarres.

La nuit, aux alentours, avait couvert les bois et la campagne d'ombres épaisses ; le spectacle que présentait la cour ainsi parée à ses visiteurs nocturnes avait quelque chose qui tenait de la féerie.

Les regards de l'ancien élève, au sortir de la salle étaient d'abord attirés au loin par une immense croix lumineuse dont les feux, tranchant sur les sombres voiles de la nuit, semblaient avoir dérobé à l'arc-en-ciel la variété et le brillant de ses couleurs.

A peine le visiteur avait-il fait quelques pas dans le parterre avec l'intention d'admirer de plus près tous ces météores aériens qui scintillaient et lançaient des gerbes de rayons enflammés, qu'il était forcé de se retourner, intrigué de la vive clarté qui, venant du côté opposé, semblait suivre ses pas, et alors une autre perspective non moins splendide se déroulait devant lui.

Les quarante fenêtres du nouveau bâtiment ornées de transparents aux armoiries des diverses nationalités, d'un *Alma Mater* gigantesque, de drapeaux multicolores se dessinaient dans l'espace couronnées par cette inscription : SOYEZ LES BIENVENUS, dont toutes les lettres, formées par de nombreuses lanternes, semblaient faites d'autant de diamants aux reflets nacrés.

Ici, sur un écusson, l'on contemplait avec plaisir le *Lumen in cælo* surmontant l'étoile brillante de l'auguste Pontife régnant ; là, c'était un tendre agneau s'appuyant sur la devise de notre premier Pasteur : *In fide et levitate*, puis, tout à côté, les armes du vénérable archevêque de Martianopolis. Tantôt l'œil s'arrêtait avec effroi sur le lion britannique à la gueule sanglante et terrible, tantôt sur le tronc d'arbre que rongé depuis quelques siècles déjà le castor canadien, plus loin le chardon écossais se balançait élégant et svelte. Enfin sur cette façade brillait aussi, éclatante et pour nous toute parfumée de souvenirs, la fleur de lis de notre ancienne mère-patrie.

La foule, avide de contempler sous tous ses aspects ce magnifique spectacle, circula un moment dans les allées sinueuses du parterre ; du haut de son piédestal éblouissant de lumière, S. Joseph semblait jeter un

regard de bonheur sur ses vieux enfants accourus de toutes parts vers le toit qu'il protège. Peu à peu les cercles se dispersèrent, descendirent les larges escaliers qui conduisent à la cour et bientôt tous se retrouvèrent dans cette grande arène qu'on avait vue d'abord dessinée au loin par un double demi-cercle de feux aux couleurs harmonieusement combinées.

Aperçue de la cour inférieure, l'illumination n'était pas moins saisissante ; de nouveaux détails même, qu'on ne pouvait apercevoir d'en haut, charmaient les regards des spectateurs. Au sommet du talus de la terrasse, deux longs chiffres aux teintes éclatantes, entrelacés de festons de feuilles et de fleurs, redisaient l'heureux anniversaire de la fondation du Collège. Mais ce qui attira surtout les regards des "anciens" ce furent deux miniatures formant transparent qui reproduisaient fidèlement : l'une, l'humble image de cette institution à ses premiers jours ; l'autre, le vaste édifice dont les portes étaient ouvertes pour recevoir cette nombreuse réunion.

Et lorsque les groupes, grossissant toujours et se multipliant, furent devenus une masse compacte pleine d'agitation et de murmures qu'emportait la brise du soir, une fusée éclata, se tordit dans l'air en sifflant et s'éleva bien haut pour retomber en pluie dorée.

Le vent alors transmit un singulier bruit de fer que pendant un moment tous écoutèrent anxieux et surpris ; et soudain, saluée par des hurrahs frénétiques, apparut au-dessus de l'assemblée une locomotive traînant après elle chars et passagers, elle courut quelques instants dans le vide, s'enfuit avec rapidité et revint de même à intervalles égaux dirigée par un moteur invisible. C'était le dernier signal ; le feu d'artifice commença aussitôt.

La terrasse s'illumina comme par enchantement, elle fut bientôt hérissée de flammes de toutes grandeurs et de toutes nuances. La ligne toute entière du talus s'embrasa, vomissant des myriades d'étincelles violacées, des gerbes de rayons de pourpre et d'or dont les chatouillements produisaient un effet magique ; de longues traînées ardentes montèrent sans interruption, déchirant les ténèbres de la nuit ; des soleils incandescents secouèrent leurs chevelures étincelantes ; çà et là des globules en ignition bondirent ; le tout avec le crépitement d'une fusillade soutenue.

A un instant donné, pourtant, l'ardeur des artificiers sembla se ralentir, les fusées cessèrent de voler, les autres pièces d'artifice de tourner, les fontaines jetèrent une dernière ondée de flammes et tout rentra dans l'obscurité. Personne cependant ne bougeait, aucun signal de retour n'était donné ; le silence le plus complet régnait parmi la foule, lorsqu'un faisceau brillant, comme serait une étoile surgissant d'une nuée obscure,

apparut à la cime élevée de l'un des beaux ormes du jardin. Il grandit peu à peu et, tout à coup, du sein de ses rayons se détacha, porté sur le souffle de la brise dont s'aidaient ses petites ailes, un ange diaphane et léger comme une de ces vapeurs argentées qui flottent quelquefois au ciel bleu. Son front était ceint du nimbe des bienheureux, autour de lui flottait une longue robe de neige et d'azur, de sa main il déroulait une bannière sur laquelle étaient inscrits ces deux mots : ENVOYÉ CÉLESTE. Cette apparition avait vraiment quelque chose de surnaturel. Aussi les bravos et les cris enthousiastes qui avaient éclaté à sa vue ne cessèrent-ils que lorsque sa voix se fit entendre, laissant tomber de ses lèvres de charmantes paroles de bienvenue terminées par ce cri du Prophète royal : *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*. Puis il rentra dans la nuit suivi par les vivats de l'assemblée.

L'attention fut de nouveau rappelée sur la terre par les artificiers qui se reprirent à lancer des feux avec une fréquence redoublée. Un splendide bouquet termina cette imposante représentation pyrotechnique. Placée sous le sol et faisant soudainement explosion, la pièce d'élite qu'on avait réservée pour la fin était la reproduction en petit d'un cratère. De sourdes détonations, des jets de matières embrasées, une épaisse colonne de fumée d'où sortaient de sinistres lueurs, le crépitement d'une lave brûlante qui s'épanchait sur le flanc de la terrasse et tous les bruits d'un volcan en travail furent parfaitement bien imités.

Enfin tout s'éteignit, le parterre seul et le Collège conservèrent encore quelques instants leurs panaches de feu, les "bonsoirs" s'entre-croisèrent en tous sens et le vide se fit partout à mesure que l'obscurité envahissait le jardin, cours et bâtiments.

Ainsi se terminèrent les réjouissances de cette première journée. Nous laisserons maintenant les hôtes du Collège, émerveillés d'un succès aussi magnifique, tout entiers à leur enthousiasme, regagner gaiement leur gîte, se raconter, chemin faisant, leurs impressions et retracer en termes pathétiques les émotions de ce beau jour. Digne de sa réputation de ville hospitalière, Joliette fut heureuse d'héberger ses visiteurs ; les principaux citoyens avaient mis avec l'empressement le plus obligeant leurs demeures à la disposition de ces Messieurs, et tous louèrent hautement l'accueil tout à fait cordial qu'ils reçurent sur ces toits amis.

Chargé de relater les phases officielles de la grande fête, il ne nous appartient pas de nous glisser en intrus au milieu des joyeuses veillées qui se prolongèrent bien tard dans un grand nombre de familles de Joliette ; nous n'avons pas davantage le droit de parcourir les dortoirs du Collège, surtout celui que n'occupaient pas les élèves actuels et qui, s'il faut en croire la rumeur

publique, fut le théâtre d'une "dissipation effrayante". Malgré l'intérêt réel que présenteraient ces détails, nous sommes forcés de les négliger comme sortant des termes de notre mandat.

Et nunc paulo majora canamus.

LA MESSE PONTIFICALE.

Le 13 juin le soleil s'était levé radieux. A une nuit calme et étoilée succédait une journée splendide. Tout dans la nature respirait la joie, le bonheur, l'espérance : les rayons de l'astre-roi répandaient à flots une lumière brillante et pure, la limpide et profonde transparence de l'azur céleste n'était ternie par aucun nuage ; un souffle doux et léger comme l'haleine du zéphyr agitait mollement la cime des grands arbres, se jouait dans les plis des pavillons et apportait aux nombreux promeneurs, qui déjà sillonnaient le parterre, les émanations embaumées de la campagne et les âcres senteurs des bois ; blottis sous la feuillée ou fuyant par troupes dans les plaines de l'espace, les oiseaux chantaient les louanges de Dieu ; partout rayonnait, dans tout le faste de sa croissance, dans tout l'éclat de sa puissante vitalité, cette nature printanière dont rien n'égale la splendeur ; partout retentissait ce concert ineffable, incessant que les éléments entonnent à la gloire du Créateur, mais dont l'homme, distrait par le tumulte du monde, ne perçoit pas toujours les sublimes harmonies.

A Dieu revenaient de droit les prémices de cette belle journée ; à Lui fut consacré le premier acte public de la seconde partie de notre grande fête. La protection visible dont la divine Providence a entouré le Collège Joliette depuis sa fondation, imposait à ses enfants l'obligation de rendre au Seigneur un tribut collectif et solennel d'actions de grâces. Ce devoir de la reconnaissance fut accompli avec le plus pieux empressement dans une de ces cérémonies grandioses qui parlent à l'âme chrétienne avec une si suave éloquence et dont, seule, la religion catholique peut offrir le magnifique spectacle.

A 9 heures, la joyeuse sonnerie des cloches annonça le commencement de la cérémonie. Les élèves anciens et nouveaux, sortis processionnellement du Collège, avaient pris place dans l'église paroissiale, où, avec peine, avaient pu se glisser quelques représentants de la population de Joliette. Le chœur était occupé par un nombreux clergé dans les rangs duquel on remarquait plusieurs vétérans du sacerdoce ; autour de l'autel, participant aux fonctions sacrées, se rangeaient un bon nombre d'anciens élèves, soit prêtres, soit lévites, soit enfants de S. Viateur ; enfin, sur le trône épiscopal siégeait Mgr Fabre qui allait, au nom de toute cette famille assemblée, rendre grâces au Très-Haut de ses

innombrables bienfaits et implorer la continuation des faveurs célestes. Médiateur entre Dieu et cette portion minime mais dévouée et vaillante du peuple chrétien, le vénéré Prélat, revêtu des ornements pontificaux, s'avança vers l'autel et l'office commença. (1)

Toujours imposantes, les cérémonies au milieu desquelles s'accomplit le sacrifice non sanglant semblent acquérir dans certaines circonstances un caractère plus auguste, une beauté plus majestueuse. Quelle harmonie inimitable dans ce chant grave et pieux interprétant avec une vérité saisissante tous les sentiments de l'âme, reproduisant tour à tour dans ses intonations variées, dans les accents divers de son langage symbolique le murmure de la prière, les larmes du repentir, les cris de la reconnaissance, les affirmations éclatantes de la foi, les élans embrasés de l'amour, les saints enivrements de l'enthousiasme religieux !

Et quand arrive ce moment solennel entre tous où l'adorable Victime apparaît aux yeux de la foi sous les voiles mystiques de l'Eucharistie, quel spectacle plein d'émotions ! Tous les fronts s'inclinent, tous les genoux fléchissent, des nuages d'encens déroulent autour du tabernacle leurs spirales odorantes, le bronze pieux jette aux échos lointains l'annonce du grand prodige d'amour, le chant s'arrête, car il semble que l'âme seule ait alors le droit de parler... Et lorsque le Pontife, exerçant l'une des plus douces prérogatives de sa charge pastorale, implore d'une voix vibrante les bénédictions du Seigneur sur les enfants dont il est le guide et le père, que de frémissements dans ce peuple fidèle prosterné, muet et recueilli, sur le parvis du temple ! Ah ! dans de semblables moments le chrétien qui " vit de la foi " entrevoit avec quelque clarté le mystère de l'infinie bonté de Dieu et comprend dans une certaine limite l'incommensurable grandeur de la religion.

Telles furent les impressions que tous les cœurs ressentirent durant cette belle cérémonie. La messe pontificale, célébrée avec toute la pompe religieuse

(1) Nous consignons ici *ad perpetuam rei memoriam* les noms des Messieurs qui ont rempli des fonctions pendant la messe pontificale :

PRÊTRE-ASSISTANT : M. le Chanoine Mongeau ; DIACRES D'HONNEUR : MM. les Chanoines Lussier et Lesage ; DIACRE D'OFFICE : R. P. Beaudoin, P. S. V., Curé de Bourbonnais, Ill. ; SOUS-DIACRE D'OFFICE : Rév. A. Baril, Directeur du Collège de Varennes ; PORTE-ATTRIBUS : RR. MM. R. Prud'homme, Curé de Hinchinbrooke, R. Bonin, Vicaire à St-Jean-Baptiste de Montréal ; F. Mondor, Vicaire à Longueuil, T. Archambault, Procureur au Collège de Varennes ; CÉRÉMONIAIRE DE L'ÉVÊQUE : M. Lefebvre, diacre ; FAMILIER DE L'ÉVÊQUE : M. C. Forest, S.-D. ; CÉRÉMONIAIRE : M. J. Lévesque, eccl. ; THURIFÉRAIRE : M. C. Lafortune, eccl. ; ACOLYTES : MM. P. Sylvestre, eccl. et J. Desrosiers, eccl. ; PORTE-CROIX : O. Marsolais, C. S. V. ; PORTE-FLAMBEAUX : E. Lacasse, R. Coutu, F. Laforest, R. Masse, F.-X. Paré, J.-B. Laporte, A. St Georges et A. Sénécal, Clercs de St-Viateur.

prescrite par la liturgie catholique, constituera l'un des plus durables et des plus consolants souvenirs de ces jours de fête.

LA PROMENADE.

Lorsque les derniers chants eurent vibré sous la voûte sonore, les portes de la vieille église s'ouvrirent et la nef rendit au soleil, à la brise et au ciel pur le flot qui remplissait son enceinte. Les centaines d'anciens élèves couvrirent en un instant la place publique et formèrent une masse serrée qui ondula, qui tournoya, laissant échapper un murmure joyeux et plein d'animation.

On vit alors parfaitement que tous ces hommes réunis par un même sentiment d'amitié, avaient bien retrouvé pour un jour la folle gaieté de leurs quinze ans, étaient réellement redevenus écoliers dans l'acceptation la plus rigoureuse de ce mot, quoiqu'ils eussent, pour la plupart, depuis longtemps déjà, dit adieu à l'insouciance du jeune âge.

CAMPAGNE ! cria une voix de stentor qui domina le bruissement de la foule. Figurez-vous des masses d'élèves prenant leurs ébats dans une cour de récréation, entendant tout à coup résonner à leurs oreilles le signal de la promenade lancé par le maître de discipline qu'ils voient, pour la circonstance, en tenue de sortie. Que de fois nous assistons à de semblables scènes !

CAMPAGNE ! CAMPAGNE ! répétèrent aussitôt mille voix produisant une cacophonie épouvantable, goûtée, dans ce moment, comme un harmonieux accord. Il en résulta un nouveau brouhaha, un nouveau tourbillon, des froissements de cannes et de chapeaux ; *on cherchait son homme*, on jouait des coudes et on riait à s'en désarticuler les mâchoires. Enfin les deux rangs se formèrent. Mais de l'ordre point du tout. Les " grands " avaient pris les devants, les " moyens " étaient derrière, les " petits " étaient semés partout. Une véritable décadence de l'art. On nous assure qu'un habile " maître de salle " d'autrefois a cru en contracter une maladie.

Malgré tout, la procession prit son cours, s'enfonçant hardiment dans la rue Manseau, et il y avait tant de rires sur les lèvres de chaque élève, tant de bienveillance et de sympathie sur les figures des habitants de Joliette qui, du haut des fenêtres et des balcons, accueillaient leurs anciens hôtes, qu'en dépit de tout, en dépit de soi-même il fallait se croire revenu au bon vieux temps, il fallait penser vivre encore de l'heureuse vie de l'enfance.

La ville avait pourtant subi une certaine transformation ; elle avait trouvé convenable, elle aussi, de suivre l'élan progressif du siècle. Tel, qui, il y a vingt ans, était allé cent fois sans tergiverser, même au milieu des plus obscures soirées de l'automne, frapper à

la demeure hospitalière, où sûrement il trouvait trois fois le jour table mise, hésitait aujourd'hui à reconnaître jusqu'aux lieux qu'il avait jadis si fréquemment parcourus en tous sens, tant les arbres du chemin avaient grandi, tant les habitations s'étaient élevées plus élégantes et plus propres, tant surtout l'humble maison de pension avait pris un air de résidence citadine. Tel autre se faisait marcher sur les talons, occupé à contempler un beau bâtiment ou un coquet petit sanctuaire à la place où jadis il n'avait vu que l'herbe de la plaine ou de sauvages arbustes.

Et l'on allait toujours ; la fanfare jetait çà et là ses tons les plus gais ; sur la poitrine de chacun des membres du défilé flottait au gré du vent ou brillait sous les feux du jour l'insigne de la réunion encadré d'une frange d'or et portant l'image du Collège surmontée d'une cocarde éclatante, doux souvenir que, bien tard peut-être, l'on retrouvera dans ses cartons, encore tout imprégné d'un suave parfum. Des arches, de distance en distance sur le passage, dressant leurs voûtes de verdure, étalant avec fierté les inscriptions aux paroles amies dont elles étaient décorées, témoignaient de la cordialité avec laquelle Joliette, de toutes parts, avait voulu participer à notre fête. Enfin, l'itinéraire fut accompli et " la rentrée " s'effectua.

LE " TEMPS LIBRE ".

Au retour de la " campagne ", couverts d'une noble sueur, ayant affronté en héros les fatigues d'une longue marche sous les rayons ardents d'un soleil sénégalien, les visiteurs, rentrés au logis, se dispersèrent en tous sens dans les diverses parties du Collège. Nous laisserons les uns parcourir les salles et les corridors, en proie aux plus délicieuses émotions, évoquant mille souvenirs joyeux ; les autres — les infatigables — retourner à la cour et pousser une pointe hardie jusqu'au jeu de pelote tout fier de revoir d'anciennes connaissances ; pour nous, nous resterons avec le plus grand nombre dans une vaste salle dont chacun était unanime à louer la décoration simple et de bon goût.

La veille déjà, plus d'un ancien élève, en gravissant cet escalier aux marches armées de lames métalliques sonores, avait aperçu, miroitant à ses regards comme la réalisation d'un rêve longtemps caressé, ce mot plein de promesses : TABAGIE ; et il s'était écrié dans son admiration :

" Omnia jam sunt fieri quæ posse negabam ".

Oui, il y avait une tabagie au Collège Joliette ! une tabagie dans le sens le plus large que comporte ce mot : des boîtes de cigares, des caisses entières de pipes immaculées, d'énormes pots chargés jusqu'au col d'un tabac généreux, des trésors en un mot que l'*Alma Ma-*

ter offrait à ses enfants en liesse. En dépit des vapeurs bleuâtres qui se condensèrent peu à peu en un nuage opaque, nous resterons dans cette salle, car c'est là que nous trouvons réunis une foule d'anciens élèves renforcés par un contingent considérable de leurs jeunes frères qu'avaient alléchés le parfum du précieux narcotique et l'attrait irrésistible de l'ancien fruit défendu.

La tabagie était littéralement encombrée ; on n'y pouvait faire un pas sans rencontrer une figure amie, sans serrer la main d'un vieux camarade, sans frémir sous l'étreinte chaleureuse d'un ancien compagnon d'études ou de jeux. Que de souvenirs enfouis dans la poudre du passé furent alors exhumés et remis en honneur ! Que d'épisodes ignorés sortirent tout palpitants des limbes d'un indigne oubli et apparurent au grand jour de la publicité !... C'est qu'ici l'on était bien réellement CHEZ SOI, et même chez soi au milieu de tout le plaisir du " temps jadis ", la pipe en plus. Souvent hélas ! après une longue absence, le retour dans des parages chéris ne procure pas les félicités qu'on avait rêvées et impatientement attendues : figures, sentiments, attitude, lieux même, tout a changé ; mais ici nulle surprise, nulle déception. AUTREFOIS revivait bien tout entier, l'antique *fun* reparaisait avec ses folâtres soubresauts, ses éclats de rire stridents, ses énergiques bousculades, son animation délirante, sa gaieté sans frein ni mesure. Revenant aux plus beaux jours de leur insouciance jeunesse, des personnages graves et dignes crurent ne pas déroger en se mêlant aux groupes qui dansaient à la douce symphonie d'un orchestre de circonstance. Les écoliers restaient en extase devant les prouesses de leurs aînés : " Ce devaient être, disaient-ils tout bas, de rudes jouteurs de leur temps."

Après les danses vinrent les chansons. Que de couplets antiques revirent alors le jour, que de ballades inédites furent entonnées ! Tous ceux qui " dans le temps " possédaient quelque réputation comme chanteurs furent appelés à se produire, et leurs amis se livraient alors à une étude comparative du plus haut intérêt. La galerie, d'ailleurs, disposée à la plus extrême indulgence, ne ménageait pas ses bravos, la bonne volonté du chanteur, attestée par un commencement d'exécution, suffisait pour lui valoir une ovation ; on applaudissait avec un enthousiasme égal les voix " rouillées ", les notes " frisant la corde " et les modulations franchement fausses. Chansons comiques, vieux airs gaulois, romances sentimentales, refrains langoureux des " voyageurs ", tout y passa ; jamais, peut-être, les échos de ces murs ne redirent des accords aussi variés. Il y eut, comme dans tout concert qui se respecte, des succès contestables et des triomphes réels ; le Collège Joliette, aux diverses périodes de son existence, a toujours vu surgir du sein de sa population scolaire des musiciens de talent, des virtuoses distin-

gués, des chanteurs de premier mérite. Les palmes qu'ils cueillirent en ce jour leur furent sans doute bien chères.

Cependant les heures fuyaient avec une rapidité vertigineuse ; le " temps libre " octroyé par la municipalité du règlement expira bien vite, et la cloche, prenant son accent le plus mielleux appela la famille au réfectoire. Personne ne murmura ; au premier appel tous se rendirent à " l'exercice " annoncé.

LE BANQUET.

La réunion des anciens élèves devait avoir son banquet, ainsi le veut une coutume dont l'origine remonte jusqu'aux temps préhistoriques ; il est difficile en effet de se figurer une fête de famille sans un repas solennel pris en commun. Le Collège Joliette n'eut garde de manquer à un usage si hautement respectable.

Dans sa joie de revoir un si grand nombre de ses enfants, l'*Alma Mater* avait donné à son réfectoire des proportions gigantesques. La " récréation ", vaste local qui, par ses dimensions, se prête à merveille à une fête de ce genre, présentait un ravissant coup d'œil d'ensemble. La table d'honneur, placée transversalement, servait de point d'appui à quatre rangées de tables qui se prolongeaient dans toute la longueur de la salle. Dans le fond, de chaque côté de la croisée médiane, apparaissaient de belles inscriptions dont les lettres gothiques se détachaient au milieu de festons de feuilles d'érable ; à droite, on lisait : LONGUE VIE A MGR EDOUARD-CHARLES FABRE ; à gauche, étaient tracés ces mots : HOMMAGE ET RECONNAISSANCE A L'HON. BARTHÉLEMY JOLIETTE. La salle, dans tout son pourtour, était tapissée d'inscriptions enchâssées dans des cadres de verdure et exprimant dans leur concision expressive un souhait, un remerciement, un cri du cœur, un souvenir. Partout se balançaient d'opulentes guirlandes décrivant des courbes gracieuses et se terminant à leur intersection par de vertes couronnes ; de distance en distance, des massifs de sapins complétaient la décoration.

Rien de ce qui peut rehausser l'éclat d'un banquet n'avait été omis. L'*Alma Mater* tenait à faire les choses royalement. Le menu, composé avec un discernement exquis, était vraiment princier ; et si parfaite avait été l'organisation du festin que, par une sorte de tour de force culinaire, on parvint à fournir un dîner chaud à plus de quatre cents personnes qui assistèrent au premier service. Les tables, dressées avec ce bon goût hors ligne dont les bonnes Sœurs de la Providence possèdent le secret, ployaient sous le riche fardeau des mets les plus variés et les plus succulents. Le service était fait par une cohorte entière d'élèves du Collège, improvisés en garçons de table et s'acquittant fort bien de leurs fonctions. Enfin un orchestre de choix, que nos

amis de Montréal avaient amené à leur suite, ne cessa de charmer l'assistance par ses harmonieux accords et ses brillantes variations.

De l'aveu général, le banquet a été de tout point splendide, non-seulement par son appareil extérieur si irréprochable jusque dans ses détails les plus infimes, mais surtout par la franche cordialité qui réunissait tous les convives dans un même sentiment de fraternité. C'est là proprement le succès d'un festin ; sans cette unanimité de vues et de pensées, les décorations les plus magnifiques n'offrent que le vain étalage d'une joie factice et d'une gaieté de commande. Elles ne produisent qu'une froide contrainte, parce que l'âme, qui devait les animer de son souffle, en est absente et leur ôte toute signification.

Oui, il y avait de la vie dans ces agapes de famille : les lazzis et les joyeux propos, ces aimables auxiliaires de la bonne digestion, éclataient de toutes parts avec une verve et une pétulance sans rivales, les francs éclats de rire dominaient le bruit des assiettes, et poétisaient même le sourd cliquetis des armes pacifiques maniées avec bravoure par des centaines de convives.

Filii tui sicut novellae olivarum in circuitu mensae tuae disait une grande inscription qui occupait tout un panneau de la salle ; et en effet l'*Alma Mater*, bénie du Seigneur comme cette " vigne fertile " que chante la harpe du Psalmiste, voyait autour de sa table les enfants qu'elle avait élevés pour la patrie et pour Dieu. Son regard maternel les contemplait avec orgueil, elle s'enivrait de leur bonheur et rêvait pour eux de brillantes destinées. Ici point de privilèges, partant point de jalousies. A part les sièges réservés à la table d'honneur pour S. G. Mgr Fabre, Président du banquet, pour les principaux dignitaires ecclésiastiques et civils présents à la fête, pour les délégués des communautés religieuses et des maisons d'éducation, tous avaient pris place à mesure qu'ils étaient entrés dans la salle, comme des frères qui se groupent sans distinction d'âge autour de la table paternelle, image touchante de cette égalité chrétienne si différente de l'égalité trompeuse préconisée par la sagesse moderne.

Cependant, dans une réunion où la charité fraternelle était si bien mise en pratique, on ne pouvait oublier qu'une multitude de jeunes confrères, n'ayant pu trouver place à la première table, " attendaient leur tour " avec une patience voisine de l'héroïsme. Le signal fut donc donné, les grâces furent dites et la salle, restée vide un moment, se vit envahie par un nouveau contingent de lutteurs déterminés à faire vaillamment leur devoir.

Nous laisserons nos jeunes amis à leur occupation, nous laisserons également les élus de la première heure prendre gaiement leur récréation, suivant leur pré-

férence, dans l'une des salles, dans la cour, dans la tabagie, en ville même ; et, faisant usage d'un privilège concédé à tous ceux qui écrivent la relation du passé, nous transporterons nos lecteurs au moment où la " grosse cloche " fit de nouveau retentir ses accents impérieux. Il est bientôt 3 heures. Le " premier coup " est sonné, suivons la foule qui, docile et curieuse, se précipite à de nouveaux amusements.

LA SÉANCE. (

Le moment était arrivé où les anciens élèves devaient remettre au Collège le cadeau pour lequel ils avaient souscrit avec un si généreux empressement. Ce cadeau, suivant une décision adoptée dans l'assemblée du 24 octobre 1877, consistait en un portrait à l'huile du R. P. Lajoie, le vénéré Supérieur de cette maison.

D'après les données du programme, la cérémonie aurait dû avoir lieu dans la salle des séances ; mais l'air, au dehors, avait tant de douceur, le zéphyr tant de caresses, les vertes pelouses tant de séductions qu'on préféra à un local intérieur, si beau qu'il pût être, l'emplacement du parterre orné par la main royale de la nature et auquel l'azur du ciel formait une voûte incomparable. Les appropriations nécessitées par ce changement de local furent improvisées en quelques minutes. Le perron donnant sur la cour constitua une tribune spacieuse du haut de laquelle la voix des orateurs parvint, claire et vibrante, à l'auditoire groupé en cercle dans les allées ou sur le moelleux tapis des plates-bandes.

Aussitôt que le portrait du Père Supérieur, (1) apparaissant aux regards de l'assistance, eut été salué par des acclamations chaleureuses et par les joyeux accords de la fanfare, l'Hon. H. G. Malhiot, ancien ministre, chargé de faire au nom des anciens élèves la présentation du tableau au R. P. Lajoie, gravit les degrés de la tribune et, en quelques mots bien sentis, montra dans ce présent offert au Supérieur du Collège un témoignage éclatant des sentiments de reconnaissance que les anciens élèves professent envers leur *Alma Mater* et envers les hommes dévoués qui président à ses destinées.

Le R. P. Lajoie répondit en ces termes :

Messieurs les anciens élèves,

Le projet de votre réunion est aujourd'hui un fait accompli, Le Collège Joliette, quoique bien jeune encore, a la douce satisfaction de voir ses enfants relativement nombreux réunis dans l'enceinte de ses murs.

(1) Cette toile, d'une dimension considérable, est due au pinceau de M. Hawksett, artiste-peintre à Montréal. Elle a été placée, depuis, au parloir du Collège.

Dieu soit béni du succès qui couronne cette belle fête de famille ! Vous êtes heureux, et nous, vos anciens Directeurs, nous le sommes également.

Nous osons l'espérer, le but que vous vous êtes proposé sera sûrement atteint. Rattacher le présent au passé ; renouer vos anciennes connaissances ; rappeler à votre souvenir les mille péripéties de votre vie de collège ; établir parmi tous les élèves qui se sont succédés dans votre *Alma Mater*, depuis sa fondation, un lien étroit et durable ; offrir d'un commun accord un concert de louanges à l'illustre et généreux fondateur de cette maison, l'Hon. B. Joliette, ainsi qu'à tous ses dignes coopérateurs ; présenter à vos anciens Directeurs un solennel tribut de reconnaissance ; jeter un plus vif éclat sur la maison où vous avez reçu votre éducation ; soutenir d'un ferme appui son avenir qui vous intéresse au plus haut point, tel est, si je ne me trompe, le noble but dont vous vous êtes inspirés dans l'organisation de cette fête.

Laissez-moi vous dire qu'en vous voyant aujourd'hui aussi nombreux, serrés autour de nous, nous sentons nos cœurs surabonder de joie, notre âme saisie d'un bonheur ineffable ; un juste et légitime orgueil s'empare de tout notre être.

Que de souvenirs précieux se pressent en ce moment solennel dans nos esprits et dans nos cœurs ! Que d'actions de grâces nous avons à rendre à Dieu et aux hommes pour tout ce qui s'est opéré depuis 32 ans dans ce jeune établissement et en sa faveur.

Soyez béni, illustre et généreux fondateur de cette maison. De bouche en bouche, Honorable Barthélemy Joliette, votre nom magnanime passera aux générations les plus reculées.

Soyez mille fois béni, vénérable Archevêque de Martianopolis. Occupant le siège épiscopal de Montréal, vous avez secondé par des efforts incessants la fondation de cette humble maison, vous l'avez soutenue dans ses difficultés sans nombre, vous l'avez plusieurs fois visitée et comblée de vos bénédictions. Aussi votre nom, vénérable Père, est-il écrit dans nos cœurs en caractères ineffaçables.

Soyez bénis, jeunes et dévoués lévites qui, à la voix de notre évêque, Mgr Ignace Bourget, veniez, en 1846, les premiers, prendre soin du tout petit arbre qu'il plantait alors sur ce point reculé de son vaste diocèse ; nous n'oublierons jamais les noms vénérés du R. P. Resther, et des Révérends Messires Norbert Barette et Joseph Dequoy.

Hommage et reconnaissance éternelle soient rendus au R. P. Étienne Champagneur et à ses dévoués compagnons qui, en 1847, quittant la France, leur belle patrie, venaient dans ce pays lointain prendre la direction du Collège Joliette, en le plaçant sous les soins de la communauté des Clercs de St-Viateur dont ils étaient membres.

Ne passons pas sous silence le nom vénéré du regretté Messire Antoine Mansseau, G. V., Curé de cette paroisse pendant 21 ans. La vive sympathie qu'il a toujours accordée au Collège Joliette, et l'appui moral dont il l'a toujours honoré nous obligent de le considérer comme l'un de ses insignes bienfaiteurs.

Hommage et reconnaissance à tous les membres de la famille de l'Honorable B. Joliette. Si M. Joliette

est regardé à bon droit et à juste titre comme le fondateur de ce Collège, les membres de sa famille, représentés en ce moment par MM. Peter-Charles Leodel et Bernard-Henri Leprohon, doués du même esprit et animés du même dévouement, secondèrent avec générosité les vœux charitables de l'hon. B. Joliette. Il nous serait bien agréable aujourd'hui de pouvoir compter parmi eux le regretté M. de Lanaudière que la mort enlevait il n'y a pas encore deux ans. Sa figure si douce et si calme rayonnerait de joie et de bonheur, car il aimait beaucoup l'œuvre de son oncle.

Hommage et reconnaissance aux citoyens de Joliette. Ils ont toujours compris l'avantage précieux que M. Joliette leur a procuré en les dotant de cette maison d'éducation. Aussi, en témoignage de la sympathie qui a toujours régné entre la population de Joliette et son Collège, nous avons invité à notre fête de famille les deux plus anciens citoyens de cette localité : MM. Jean-Olivier Leblanc et Charles-Héliodore Pauneton, tous deux témoins oculaires de la naissance de notre jeune ville.

Parmi les protecteurs puissants que la divine Providence a ménagés à notre jeune collège, nous devons compter le bien-aimé Messire le Grand-Vicaire Truteau que la mort hélas ! a enlevé trop tôt à notre affection.

J'ai évoqué le passé, je ne puis passer sous silence le présent. Laissés en quelque sorte orphelins par la mort de l'hon. B. Joliette et de Messire Antoine Manseau, par l'éloignement du Canada du premier Supérieur des Clercs de St-Viateur en ce pays, par la retraite de notre vénéré Père, Monseigneur Bourget, nous nous trouvions de nouveau abandonnés à nos propres forces. Mais la Providence, qui nous a toujours distribué ses faveurs avec abondance, nous donna de nouveaux protecteurs ; les nombreuses sympathies dont notre établissement est l'objet en ce jour nous sont une preuve bien consolante que des amis dévoués ont remplacé ceux que nous avons perdus.

Monseigneur,

Votre présence à notre fête de famille témoigne hautement de l'estime que vous portez à cette institution. Les Directeurs et les élèves du Collège Joliette se rappelleront toujours qu'ils ont en Votre Grandeur un ami plein de bienveillance, un protecteur puissant et un véritable père. Merci, mille fois merci pour la condescendance toute paternelle que vous avez montrée pour nous dans cette circonstance.

Merci, Messieurs les Chanoines, qui avez bien voulu montrer, en vous associant à notre joie, tout l'intérêt que vous portez à cet établissement qui trouva toujours des sympathies dans le chapitre de Montréal.

Merci, M. le Directeur du Petit Séminaire de Québec ; votre présence à Joliette en ce moment solennel a toute une signification dont nous nous honorons. Le Petit Séminaire de Québec, la plus ancienne maison d'éducation, en Canada, vient aujourd'hui donner une poignée de main et le baiser fraternel à l'un de ses jeunes frères. Cette assistance, M. le Directeur, sera pour le Collège Joliette, nous osons l'espérer, l'augure de jours longs et prospères.

Merci, M. le Supérieur du Collège de l'Assomption et M. le Représentant du Collège de Ste-Thérèse. Bien

jeune, comparativement à vos institutions, le Collège Joliette se glorifie de mériter votre sympathie et votre amitié.

Merci, RR. PP. Oblats de Marie Immaculée ; votre présence au milieu de nous en cette circonstance a lieu de nous réjouir beaucoup ; elle resserrera les liens de bonne amitié qui, depuis quelques années déjà, unissent nos deux communautés.

Merci, vénérables membres du Clergé ; votre assistance nombreuse à notre fête de famille nous honore beaucoup et nous procure la plus vive satisfaction.

Merci, Messieurs les anciens élèves, prêtres et laïques ; je n'ai pas de termes assez élogieux et assez expressifs pour vous témoigner à tous la profonde reconnaissance que le Collège Joliette vous doit pour le souvenir si vivace que vous gardez de lui. Merci enfin, Messieurs les élèves actuels ; je suis heureux d'avoir un beau témoignage à rendre de vous en présence de cette assemblée. Par votre zèle, par votre dévouement vous avez contribué pour une large part au succès de cette fête.

Quand fut terminée cette allocution que l'auditoire avait, à chaque instant, interrompue par les plus chaleureux applaudissements, un ancien élève du Collège, B. A. T. de Montigny, Ecuier, Magistrat de District, monta sur l'estrade et prononça le discours suivant :

Monseigneur,

Messieurs du Clergé, Messieurs,

Je commence à m'apercevoir que les honneurs coûtent cher et, pour avoir voulu accepter celui qu'on m'a fait de prendre la parole en une circonstance aussi solennelle, je me sens assiégé par une crainte bien légitime en présence d'un auditoire aussi distingué. Ce ne sont pas les choses à dire qui manquent, mais c'est la manière de les dire qui m'embarrasse. Aussi, m'étais-je entouré de précautions en obtenant la faveur d'accompagner ici un homme dont la conversation est toujours profitable, d'un personnage que les uns appellent "l'homme du Nord", que les autres appellent "l'homme au chemin de fer" que les Anglais appellent "*Father Labelle*", et que nous, nous nommons "notre gros curé", nom intime que nous nous permettons de lui donner, parce que, quand nous sortons de St-Jérôme, on nous demande partout : "Comment est votre gros curé ?" J'avais l'espoir que, placé à ses côtés, il me soufflerait quelques bonnes idées dont j'aurais fait mon profit ; mais me voilà à dix pieds de lui.

Je semble vouloir rire, Messieurs, mais je dois vous avouer que c'est pour cacher une profonde émotion qui s'empare de moi en ce moment. L'arbre de la vie est tellement surchargé des rosées qui s'y accumulent aux jours d'orage qu'une brise, même rafraîchissante, les fait tomber goutte à goutte sur le chemin de l'existence que nous parcourons ; et je ne sais si c'est faiblesse de ma part, mais je n'assiste jamais à un humble examen d'école de village sans que je me sente ému, et pourquoi ? Parce que je vois là un homme dévoué se constituant le gardien de ces petits êtres à caractères différents, et qui, à force de patience, leur inculque les éléments des connaissances qui doivent les conduire plus

tard dans les sentiers variés que la Providence leur destine ; je vois là les notables de la municipalité quitter leurs occupations sérieuses pour venir s'intéresser à ces enfants que les parents confient aux soins du maître, et mon esprit s'abîme dans les réflexions quand je pense que ces élèves sont la racine de l'arbre social sur les rameaux duquel reposent les espérances de la patrie qui, pour cette jeunesse, s'impose des sacrifices énormes et forme des conseils des hommes les plus distingués dans l'ordre ecclésiastique et dans l'ordre civil.

Mais mon émotion grandit quand j'assiste à ces séances solennelles de nos collèges où je vois la jeunesse introduite dans le sanctuaire des sciences et des lettres par des hommes que la religion seule a pu rendre dignes du rôle qu'ils remplissent. Je vois là les sommités des environs accourues pour être témoins du progrès de ces jeunes hommes, et je me dis : combien les parents sont heureux de pouvoir se décharger du lourd fardeau qui leur incombe, sur des épaules que la vertu et l'étude ont préparées de longue main à remplacer ceux auxquels les exigences de la vie ne permettent pas de consacrer le temps nécessaire à cette mission difficile.

Et ces théâtres de collège me représentent ces ports de mer où l'on forme les marins. Les uns font des préparatifs pour se lancer temporairement sur la mer, et comme pour s'y habituer ; les autres s'en vont pour longtemps ou pour toujours sur des embarcations équipées à grands sacrifices. Ceux-ci, les maîtres les regardent jusque dans le lointain. Pauvre nacelle, où vastu sur cet océan plein d'écueils !... Les portes se ferment, la foule s'écoule, le silence se fait et, seules, dans l'intérieur restent les inquiétudes de ceux qui suivent de leurs vœux les jeunes matelots.

Et, Messieurs, quelle ne doit pas être mon émotion quand j'assiste à la réunion générale des élèves de mon collège ? Ici je vois prendre part à cette fête les illustrations de notre Province ; je vois ici réunis aux élèves encore sous l'égide des maîtres, ceux qui les ont précédés dans cette maison ; je rencontre ici des disciples que je n'ai pas revus depuis vingt ans, plusieurs que le temps a changés, que les affaires ont vieillis et que la brise froide des soucis a fait blanchir rapidement. Toutes les scènes d'autrefois se précipitent à ma mémoire : les vieux murs du collège qui a abrité les plus belles de mes années, les classes, l'étude, la récréation, le dortoir, la chapelle, et je serre ici la main de mes anciens professeurs dont la sollicitude, j'en suis sûr, m'a suivi aux différents parages que j'ai visités ; le temps ne les a pas changés, ils sont les mêmes, et c'est avec la tendresse d'autrefois qu'ils nous reçoivent ; pour eux nous sommes encore des enfants et des enfants qui leur sont chers, puisqu'ils les ont formés au prix des plus purs sacrifices. Nous savions, dévoués apôtres de l'éducation, que l'amitié que vous nous portiez était sincère et, comme toute amitié sincère, qu'elle était durable. Nous le savions, parce que, à peine sortis du seuil de cette maison bénie, nous avons compris avec quel soin vous avez dirigé nos pas vers la mission que nous avions à remplir dans le monde. Mais si nous en avons douté, nous n'aurions plus ce droit aujourd'hui en face de l'accueil cordial que vous nous faites.

Et cette réunion, Messieurs, me représente encore ce port de mer où nous attendent ceux qui nous ont appris les premières règles de la navigation. Les uns sont revenus depuis leur départ ; beaucoup, entraînés par le courant des affaires, n'ont pu goûter cette consolation. Mais au signal de l'amitié arrive de toutes parts l'escadre des élèves du Collège Joliette. Du pont des nacelles qui nous conduisaient, nous aurions pu voir sur les rivages de l'océan où nous voguions nos professeurs interroger l'espace pour savoir si nous nous rendions tous. Quelqu'un nous demandait-il qu'on lui demandait si nous avions été signalés ; en entrant dans cette ville la rumeur répétait nos noms ici et, à peine sur le seuil du collège, on nous recevait avec embrassements.

Et voyez ces jeunes marins qui arrivent de tous les points ; les uns sur des nacelles pavoisées des espérances de l'avenir ; les autres, déjà chargés d'une fortune accumulée en peu d'années ; ceux-ci, après bien des tempêtes, arrivent sur des navires démantés et brisés ; ceux-là, après avoir acquis une riche cargaison, ont été obligés de jeter le fruit de leur labeur au gré des flots, pour sauver leur crédit, leur réputation et même leur existence d'homme politique ou de commerce. Voilà la vie, voilà le monde : un frêle vaisseau que le vent de la Providence mène sur les flots de l'océan et qu'on dirige suivant les connaissances acquises avant de se lancer sur son sein.

Messieurs les étrangers à la famille des élèves du Collège Joliette, veuillez me permettre de vous demander : Que venez-vous faire ici ? N'est-ce pas que vous venez, par votre présence, faire une appréciation éclatante de l'importance de l'éducation et rendre hommage au dévouement de ceux qui s'y consacrent ?

Cette jeunesse à laquelle vous vous réunissez est donc bien intéressante, puisque vous laissez là vos occupations importantes pour accourir d'un bout du pays à l'autre assister à cette fête de famille ? Ah ! vous avez compris que cette jeunesse forme partie des matériaux les plus précieux qui doivent entrer dans la formation de l'édifice social, où sont enfermées les garanties sacrées de notre avenir. Aussi je comprends pourquoi, toutes les fois qu'il s'agit d'un humble examen d'école de village, d'une séance solennelle de collège ou de la réunion générale des élèves d'une même institution, pourquoi vous vous y portez avec tant d'empressement.

Vous comprenez que c'est cette jeunesse que vous rencontrez et que vous rencontrerez dans toutes les classes de la société, la dirigeant par ses conseils, l'édifiant par ses vertus et la faisant progresser par ses connaissances ; vous la rencontrerez, cette jeunesse, dans les arts, dans l'industrie, dans le commerce, dans les professions libérales, dans les sanctuaires, sur les degrés des autels et jusque sur les trônes érigés à l'épiscopat.

Mais pour former cette jeunesse à remplir fidèlement ces différentes positions, qu'il faut de sacrifices ! Ah ! que la culture de cette plante qui croît dans le jardin social coûte cher ! Aussi devons-nous être reconnaissants à ces hommes de Dieu dont toute la vie est consacrée à élever ces enfants au niveau de leur dignité. Jour par jour, instant par instant, ces vigneron intelligents sont là, et pour diriger la sève des connais-

ces nécessaires dans les rameaux variés de cette vigne confiée à leurs soins et pour retrancher de son cep les sarments qui peuvent nuire à sa croissance.

Hommes du bon Dieu, vous êtes bénis et les générations rendront hommage à votre sacrifice, et la présence ici de ce qu'il y a de noble, de grand et de distingué dans le pays vous venge des attaques qu'on a osé lancer contre votre sacerdoce. C'est un besoin pour un pays catholique de confier l'éducation de ses enfants à la garde d'apôtres comme vous ; c'est une consolation pour les parents de savoir que leurs fils croîtront à l'ombre des rameaux bienfaisants de la religion. Pour moi, je le dis hautement, que les enfants que la Providence m'a donnés fassent des journaliers, des industriels, des juges ou des chefs d'état, peu m'importe, je ne demande qu'une chose à Dieu, c'est qu'il en fasse des honnêtes gens. Or il n'y a que la religion qui puisse parvenir à ce but.

Oui, c'est un besoin pour un pays catholique que la jeunesse soit dirigée par des hommes qui unissent à la science la vertu nécessaire, car l'éducation d'un pays sans la religion ne peut être qu'une nuisance et tous les gouvernements du monde ne parviendront jamais à maintenir l'ordre sans cette religion. Aussi le clergé de cette province a-t-il compris qu'à lui incombaient la tâche ardue d'élever la jeunesse, et c'est avec un dévouement sans bornes qu'il a entrepris une œuvre qu'il a accomplie avec bonheur. Honneur à lui, puisque, par ses soins, le pays est aujourd'hui couvert d'institutions qui lui permettent de voir se former dans leur sein cette armée brillante et aguerrie que le jour des combats trouvera au premier rang ferme et inébranlable. Aussi nos législateurs l'ont-ils compris par le soin qu'ils ont eu à encourager les efforts du clergé en secondant les vues de nos Evêques toujours là pour faire entendre leur voix paternelle au jour des besoins nationaux. Et comment nos législateurs ne l'auraient-ils pas compris ? N'ont-ils pas reçu leur éducation dans nos collèges ? Ne sentent-ils pas que leur force vient de cette éducation ? Ne savent-ils pas que c'est grâce à cette éducation qu'ils ont soutenu avec honneur les combats de la patrie et qu'ils ont pu faire surnager sur les flots des nationalités étrangères l'arche sacrée de nos institutions, de nos lois, de notre langue et de notre religion ? Ne s'aperçoivent-ils pas, plus que tous autres, qu'il n'y a de gouvernement possible que celui qui s'appuie sur les principes fondamentaux de toute société ? Ne sentent-ils pas que les dépenses encourues pour maintenir des armées, de la police, des tribunaux, des prisons, toutes créations pour réprimer le crime ne seraient pas nécessaires si les peuples vivaient selon les principes religieux qu'on reçoit dans nos institutions ?

Messieurs, au milieu de cette enceinte où vous venez rendre hommage au mérite de ceux qui ont travaillé à la grande cause de l'éducation, de la nationalité et de la religion, une des figures qui se dressent à notre admiration est bien celle de celui qui, le premier, a élevé ces murs. Sa grande âme l'a compris, et à côté de l'industrie qu'il activait par son exemple, il a placé l'église et le collège. C'est grâce à cette alliance bienfaitrice que le "Village d'Industrie" a progressé si rapidement et qu'aujourd'hui, ville florissante, il mérite d'être orné du beau nom de son fondateur.

O Joliette, citoyen dévoué que la patrie place parmi ses bienfaiteurs, vous dont les cendres reposent sous les voûtes bénies que vous avez élevées à la religion, votre âme doit aujourd'hui tressaillir de joie. C'est par vous que cette foule de jeunes gens gagnent honorablement leur existence ; c'est par vous qu'un grand nombre des enfants du pays que vous avez tant aimé se distinguent dans la société ; c'est par vous que plusieurs des humbles enfants de nos campagnes occupent les grands postes de nos destinées ; c'est par vous que le fils d'un honnête et regretté rentier de cette ville mérite d'avoir la direction de ce collège qu'il a su, par ses talents, placer parmi les principaux sanctuaires ouverts à la jeunesse de la Puissance ; c'est par vous que tant d'enfants ont appris à aimer et à prier Dieu. La patrie adresse pour vous au Ciel des clameurs de reconnaissance, et cette reconnaissance se répand sur la mémoire de l'épouse qui dort à vos côtés enveloppée du pur linceul des bienfaits qu'elle n'a cessé de distribuer. Ce culte que nous vous rendons se reflète sur vos parents et vos alliés, et jamais nous ne rencontrons qui se dit être de votre famille sans que le plus grand respect s'ajoute à leur mérite personnel. Ce prestige de votre nom se reflète sur les habitants de cette ville qui semblent avoir hérité de votre esprit d'entreprise, et quand nous voyons à côté des monuments industriels s'élever les chapelles, les églises, les couvents, les collèges et les hôpitaux, nous ne doutons pas qu'ils n'aient hérité aussi de votre esprit religieux.

Et nous, anciens élèves du Collège Joliette, réunis ici et moralement et physiquement, que sommes-nous venus faire ici ? Deux choses entre autres : constater ce que nous avons fait et prendre des résolutions pour parcourir courageusement le chemin qui nous reste à parcourir. — Ici, Messieurs les élèves, je ne voudrais adresser qu'à vous les paroles intimes que me dicte la circonstance ; et, comme il n'y a pas de dames ici, j'ai l'espoir d'obtenir des étrangers à la famille des élèves qu'ils n'écoutent pas ce qui va suivre....

Qu'est-ce que nous avons fait depuis notre sortie de cette maison où nous avons reçu les armes nécessaires aux combats nombreux que nous aurions à livrer sur le champ de l'industrie, du commerce ou des professions libérales ? Avons-nous répondu aux espérances de nos maîtres, aux sacrifices de nos parents, au désir de la patrie ? Tous ils formaient sur nos jeunes têtes des projets bien légitimes et, pour eux comme pour nous, c'était un événement solennel que la sortie de collège de ce jeune homme à l'intelligence avide, au cœur ardent, à l'esprit d'indépendance qui, d'un œil d'envie, dévorait l'espace où il ne voyait que fleurs et lauriers.

Vous qui avez embrassé la douce et paisible vie des champs depuis dix, quinze ou vingt ans, où en êtes-vous ? Etes-vous à la tête d'une honnête aisance ? Avez-vous mis à profit les connaissances acquises à améliorer le champ que vous avez eu en héritage ou que vous avez acquis par vos labeurs ? Avez-vous étudié la nature du sol et les produits qui lui conviennent et vous êtes-vous appliqué à lui rendre, sous une autre forme, les éléments qu'il vous a donnés avec tant de prodigalité ? Avez-vous, par votre exemple, par vos écrits, par vos paroles, fait comprendre à ceux qui vous entourent que la culture demande non-seulement du

travail, mais de l'intelligence et une part de science pour permettre à celui qui la pratique de puiser avec profit dans cette intarissable source et qu'elle peut ainsi conduire à la fortune d'une manière plus sûre que les autres voies ceux qui lui ont confié leur avenir. Si vous n'êtes pas parvenus à conquérir cette honnête aisance et cette position tranquille qu'a droit d'avoir tout agronome intelligent secondé par l'étude, à part les revers incontrôlables de la fortune, mais qui sont rares, il doit y avoir quelque faute quelque part.

Et vous, Messieurs les anciens élèves qui parcourez les carrières productives de l'industrie, vous êtes-vous contentés de suivre la route battue par ceux qui vous ont devancés ou êtes-vous monté de quelques degrés dans l'échelle industrielle ? Vous êtes-vous appliqués à tirer parti de vos connaissances physiques, chimiques et mécaniques, acquises sous les soins d'un des plus érudits professeurs en ces matières, pour exploiter les richesses si nombreuses de notre pays, inventer des agents propres à seconder les efforts de l'homme à vaincre les obstacles de la nature ? Avez-vous, par votre manière d'agir, vos paroles et vos écrits, fait comprendre à la classe industrielle que le travail servi par l'étude et la science, mène celui qui s'y livre à la dignité qu'il a droit d'espérer ? Si vous n'êtes pas rendus à ce point ou sur le chemin qui y conduit prochainement, à part les revers incontrôlables, mais rares, de la fortune, il doit y avoir quelque faute quelque part.

Et vous, Messieurs les anciens élèves qui vous êtes lancés dans la carrière si agitée du commerce, avez-vous mis à contribution vos connaissances mathématiques, historiques et géographiques pour calculer sûrement, non-seulement les profits faits, mais les profits probables, interrogé et le temps et l'espace et les ressources et les besoins des pays étrangers pour créer des débouchés propres à alimenter le commerce ? Avez-vous surtout par votre honnêteté, votre franchise, vos vertus gagné la confiance du public si nécessaire au crédit, base fondamentale des opérations commerciales ? Je le sais, ces années dernières ont vu s'accumuler des causes variées qui ont desséché les aspirations du commerce et surpris dans ces fluctuations les pilotes les plus expérimentés ; mais, disons-le, la plupart ont été surpris faute de prévoyance et par un entraînement désordonné vers les charmes d'une fortune rapidement acquise. Mais si vous n'êtes pas rendus au sommet de la fortune ou si, du moins, vous n'avez un pied dans l'étrier attaché au coursier qui y mène avec célérité, voyez s'il n'y a pas dans vos opérations quelques fautes qui en ralentissent le succès.

Et vous, Messieurs les anciens élèves qui vous êtes enrôlés dans ces régiments d'élite dits professions libérales, à quel corps appartenez-vous ?

Si vous faites partie de l'aumônerie nous avons été trop souvent témoins de votre dévouement pour qu'il nous soit permis de vous demander ce que vous avez fait. On sait qu'à l'ambulance vous consolez les cœurs et sauvez les âmes, on sait qu'au champ vous encouragez les combattants et recueillez les blessés. Si vous êtes de la prédication, nous avons assez souvent entendu tonner vos pièces contre l'ennemi pour que nous ne sachions pas qu'elles sont abondamment fournies et dirigées avec talent et prudence.

Vous, Messieurs du notariat, qui êtes semblables à

ces corps du génie chargés d'étudier les évolutions et de prévoir les difficultés de la manœuvre, avez-vous, par votre profonde science et votre sagesse, étudié la portée des pièces dont vous armez vos clients, et prévu les points stratégiques d'où ils pourront sauvegarder leurs droits ? Avez-vous, par votre esprit de justice, mérité des familles ce beau titre : " d'homme d'affaires ou de confiance " qu'on se plaît à vous accorder ?

Et vous, Messieurs qui appartenez à l'ordre brillant du barreau et qui, comme une cavalerie vaillante, vous tenez au premier rang pour enfoncer les carrés ennemis afin de protéger les droits de ceux qui combattent derrière vos escadrons, avez-vous vaillamment tenu l'arme tranchante de la parole et calculé juste la portée de vos coups ? Avez-vous mis au service de la justice et du droit l'arme dangereuse que vous avez aiguisée avec talent, et avez-vous fait respecter les droits de ceux qui vous confient leur salut ?

Et vous, Messieurs les médecins, vous qui, au champ comme à l'ambulance, êtes chargés de seconder dans l'être humain l'œuvre si intelligente de la nature et de retrancher les obstacles qui s'opposent à son fonctionnement, nous ne vous demanderons pas ce que vous avez fait, nous en sommes certains, tout le monde a confiance en vous, vous jouissez du prestige auquel a droit un langage incompris du reste des humains et il n'y a que les morts qui se plaignent de vous.

Vous donc qui escaladez les degrés épineux de la politique et qui, au jour des élections, vous êtes laissés orner de la lourde mais brillante cuirasse des preux, avec les promesses exigées au cérémonial, avez-vous combattu au premier rang sans peur et sans reproche ; avez-vous taillé ferme et d'estoc et de taille les ennemis de la patrie et du bien public ? Vous êtes-vous appliqués à connaître les ressources et les besoins de votre pays, et à découvrir les causes qui produisent ou la prospérité ou la misère dans les classes que des lois intelligentes doivent protéger ?

Tous, anciens élèves du Collège Joliette, avons-nous, par notre conduite, par nos études, acquis cette considération du public qu'ont droit d'espérer ceux qui occupent des postes distingués ?

Les causes qui nuisent à la prospérité individuelle et par contre à la richesse générale sont nombreuses et les hommes politiques se perdent en conjectures pour découvrir celles qui tarissent les sources où espère s'abreuver le travail en général, mais on oublie parfois que les bonnes habitudes, la bonne conduite, les vertus sont encore le plus puissant capital qui ouvre les portes à la prospérité et à la richesse, et l'on perd quelquefois un temps précieux à calfeutrer les fentes du navire de l'Etat, tandis qu'on laisse béantes les écluses d'où se précipitent par torrents les causes les plus puissantes de submersion. Or les fautes qui se rencontrent le plus généralement et dans la généralité des conditions sont sans contredit la paresse, l'intempérance et le luxe. La paresse ! et je classe dans cette catégorie la paresse de l'esprit et les négligences de toutes sortes. Qui que nous soyons, avons-nous consacré le temps nécessaire à remplir les devoirs de notre état et pour appliquer les connaissances acquises et pour en acquérir de nouvelles ? On travaille pendant un jour, on s'amuse pendant l'autre ; on étudie pendant une heure, on s'amuse pendant l'autre, et les oiseaux chan-

tent depuis longtemps quand nous osons ouvrir nos réduits aux rayons du jour. On cueille sur la route battue les fruits qui pendent à notre portée, on laisse perdre ceux qui demandent de nous pencher ou de nous soulever ; la négligence trône sur nos œuvres et notre capital se détériore faute de soins. La réflexion nous fait peur, les connaissances nouvelles sont pour notre esprit nonchalant trop difficiles à acquérir, et tandis qu'elles restent, avec leur avantage d'initiative, le partage des âmes fortement trempées, nous nous contentons de suivre les sentiers déjà exploités.

L'intempérance, et je classe sous cette dénomination ces abus désastreux de table de toutes sortes qui font s'écouler les fortunes, s'étioler les santés et s'amollir les courages ; que l'on calcule ce que nous avons dépensé inutilement en temps, en argent, en raison souvent, en réflexion toujours, lorsqu'on s'est livré aux goûts de notre nature, et l'on verra que ces dépenses entrent pour beaucoup dans les désastres dont on se ressent.

Et le luxe ! Voilà une des plaies qui font se diriger le succès à une adresse à laquelle il n'est pas destiné. Chacun veut commencer par où son auteur a fini et briller du coup, comme une étoile de première grandeur, au firmament des prétentions humaines. A quoi est-ce dû ? A un défaut d'énergie ou à un défaut de jugement. A un défaut d'énergie, en se rendant sans coup férir aux arguments de notre amour-propre qui nous entraîne dans des dépenses que nous détestons, que l'on sait être au-dessus de notre condition. A un défaut de jugement : chacun s'exagère les exigences de la société. Et pourtant le public est bien le juge qui inflige avec le plus de sévérité la punition du ridicule à ceux qui sortent de leur condition par une autre porte que par celle du mérite et qui stigmatise toujours ceux qui s'exposent à ses risées. Et le luxe ne loge pas dans l'esprit de l'homme de mérite, mais bien de celui qui sait n'être rien sans un étalage exagéré qui disparaît au crépuscule du raisonnement et de la sagesse. Le public, puisque c'est lui qu'on craint, a le coup d'œil assez sûr et il détermine avec assez de justesse la livrée qui convient à chacun. Pour l'homme de profession il exige les beaux habits, les ameublements riches et les équipages décents ; à l'artisan, il veut les vêtements qui portent les traces du travail. Et pourquoi l'ouvrier rougirait-il de sa livrée ? Voyez le bataillon qui passe revenant du combat. A côté de l'uniforme brillant de l'officier sont les tuniques modestes des soldats couverts de poussière ; ils marchent fièrement à l'ombre du drapeau déployé au vent de l'honneur, et les spectateurs les trouvent beaux. L'ouvrier revenant du champ de l'industrie combattre les obstacles qui s'opposent à son art, est beau aussi couvert de la poussière du travail et il doit marcher le front haut à l'ombre de l'étendard de l'honnête homme devant lequel le public est forcé de s'incliner.

Telles sont, Messieurs, les principales et les plus générales fautes qui ont pu mettre des obstacles au succès que nous avons droit d'attendre et que nous avons l'espérance d'acquérir.

Mais, Messieurs, nous ne sommes pas ici seulement pour regretter le temps passé, c'est aujourd'hui fête et il y a place dans nos cœurs dilatés pour les espérances de l'avenir et les bonnes résolutions qui les accompa-

gnent. Reprenons donc courageusement notre arment et continuons notre route avec la rapidité nécessaire à regagner le temps perdu. Et d'abord, soyons résolus à conformer notre conduite aux enseignements moraux que nous avons reçus dans cette maison. Si parfois nous nous sentons entraînés hors la voie du devoir, que le souvenir des joies saintes goûtées ici nous ramène au sentier de la gratitude que nous indiquera la mémoire de ceux qui se sont immolés pour nous. Quand, sur la route, nous nous rencontrerons, que la qualité d'élèves du Collège Joliette soit pour nous un mot de ralliement et soit le blason qui nous oblige à la vertu. Vous, artisans, industriels, que cette manie des grèves qui rendent le peuple hideux, ne force pas les hommes de profession à détourner les yeux de ces scènes de désordre et à refuser de toucher votre main qu'ils aiment à presser aux jours de paix ; vous, hommes de profession, ne forcez pas l'ouvrier à vous regarder comme une tache au chapiteau de l'édifice dont il est la base.

Bientôt, élèves de ce collège, vous nous suivrez ; vous apercevrez à peine sur l'océan que vous parcourrez le sillon que nous aurons tracé, car la vague qui vient efface celle qui passe, mais on vous dira ce que nous avons été. Espérons qu'il ne vous sera jamais donné d'entendre dire qu'un élève du Collège Joliette ait déshonoré son nom, son collège, sa famille et son pays. Aimons Dieu, allons notre chemin. Faisons notre devoir partout, et partout nous pourrions acquérir la gloire dont nos cœurs sont si avides. Nous sommes des soldats qui composent la grande armée marchant à la conquête de l'éternité. Or les bataillons d'élite couverts de leurs armures brillantes mais lourdes n'arrivent pas plus vite à la gloire que la tunique du soldat qui a aussi dans sa giberne son bâton de maréchal ; les fruits que l'on cueille sur le chemin de la vie aux rameaux qui y penchent sont souvent plus profitables et à coup sûr moins amers que les lauriers que l'on arrache à la cime, en s'élevant au haut de l'échelle sociale.

Monsieur le Supérieur, qui, depuis trente années et plus, êtes au poste sérieux de l'enseignement et de la direction de la jeunesse et que le mérite a désigné comme digne successeur du vénéré Père Champagnieur et du regretté Grand-Vicaire Manseau, vous qui n'avez osé qu'hier soir nous faire rire pour la première fois ; Monsieur le Directeur, qui vous consommez à faire de cette maison le foyer le plus ardent d'où brillent la science et la vertu ; Messieurs les Professeurs qui vous imolez jour par jour sur l'autel de Celui qui demande des hommes de bonne volonté ; vous tous qui avez tant fait pour nous et qui êtes prêts à tant faire pour nos enfants, une seule récompense peut être digne de votre dévouement ici-bas, c'est l'expression de notre cordiale affection et la consolation de nous voir marcher dans le monde selon vos saints enseignements. Aussi en prenons-nous ici la résolution. Et quand vous aurez besoin de nous, vous nous trouverez toujours sur le chemin du devoir et de la vertu.

D'unanimes applaudissements accueillirent l'orateur lorsqu'il descendit de la tribune ; il fut remplacé immédiatement par un autre ancien élève, L. A. McCon-

ville, Ecuier, Avocat à Joliette, qui prononça le discours suivant :

Monseigneur,
Révérands Messieurs, Messieurs,

Appelé dans cette circonstance solennelle à vous adresser la parole ; chargé, en quelque sorte, comme votre interprète, d'évoquer par mon discours quelques-uns de ces souvenirs précieux et si pleins de charme que réveille en nous la belle et grande fête de ce jour, je ne puis vous dissimuler l'émotion et l'embaras que j'éprouve. Il est vrai pourtant que j'appartiens à une classe d'hommes réputés assez justement, je l'avoue, "les plus grands parleurs de la société," je veux dire la classe des avocats, et, à cause de ce titre, lorsque je vous parle d'émotion et de gêne, je m'expose peut-être à exciter votre hilarité plutôt qu'à mériter votre indulgence. Mais, à tout événement, vous ne sauriez refuser d'admettre que le plaidoyer que je suis appelé à faire ici aujourd'hui doit différer de beaucoup des plaidoyers ordinaires d'un avocat, et assurément que dans une assemblée comme celle-ci, présidée par l'esprit de concorde et de bonne amitié et dans laquelle règnent nécessairement la paix et l'union la plus parfaite, un avocat n'est pas tout à fait chez lui, il n'est pas véritablement dans son élément. J'ai donc raison, Messieurs, de me recommander à votre bienveillance, et je suis intimement convaincu, du reste, qu'elle ne me fera pas défaut, car enfin je m'adresse à des confrères, à des condisciples, à des personnes amies de cette maison, mon *Alma Mater*.

Messieurs, c'est pour nous tous un grand sujet de réjouissance de constater l'heureux succès de cette démonstration ; je suis bien certain de rencontrer les vœux de tous les anciens élèves en profitant de cette occasion pour offrir nos sincères remerciements à M. le Directeur et à tous les Messieurs du comité d'organisation pour les fatigues qu'ils se sont généreusement imposées, en même temps que nos cordiales félicitations pour le brillant succès qui a couronné leurs efforts.

Nous avons dans cette réunion des élèves de tous les cours, et nous retrouvons parmi les Messieurs du clergé ici présents, la généalogie presque complète de tous les Professeurs et Directeurs de ce Collège depuis l'époque de sa fondation. Enfin nous avons le bonheur de voir ici Sa Grandeur Mgr de Montréal qui a bien voulu honorer cette fête de sa présence et donner ainsi à cette maison un éclatant témoignage de l'estime et de la considération qu'il lui porte. Et dans la personne de Monseigneur, nous avons non-seulement le plus haut dignitaire ecclésiastique de ce diocèse, mais nous avons le successeur de Celui qui fut en quelque sorte le parrain de ce Collège, Sa Grandeur l'Archevêque de Martianopolis, Monseigneur Bourget.

Cependant, Messieurs, il est encore une personne qui manque ici aujourd'hui, et dont l'absence est particulièrement regrettée. Mais je me trompe, cette personne est au milieu de nous ; le souvenir de ses nombreux bienfaits est présent à la mémoire de tous ; ses nobles traits sont pour ainsi dire gravés sur tous les murs de cette maison, objet de sa plus tendre sollicitude et de sa généreuse libéralité ; son nom est sur toutes les lèvres, et ce nom, qui forme le premier

anneau de la longue chaîne qui relie aujourd'hui dans cette enceinte le présent de cette institution à son passé le plus reculé, c'est, vous l'avez deviné, le nom de l'honorable Barthélemy Joliette.

J'ai cru, Messieurs, que dans cette circonstance particulièrement, il vous ferait plaisir d'entendre rappeler quelques-uns des principaux traits de la vie de cet homme dont nous vénérons à juste titre la mémoire. Le cadre dans lequel je renfermerai un sujet aussi vaste et aussi étendu sera nécessairement restreint, car les circonstances ne permettraient pas de longs détails, et du reste, devant la mémoire de ce grand citoyen dont vous savez tous si bien apprécier les nombreux mérites, je ressens impérieusement, à raison de ma faiblesse, le besoin d'être sobre et concis.

Quelques mots d'abord sur la personne de M. Joliette ; et afin de relater les faits selon leur ordre chronologique, je me permettrai de puiser à la source précieuse de ces divers renseignements contenus dans l'excellent ouvrage intitulé : *Biographie de l'hon. B. Joliette*, dû à la plume habile d'un ancien élève de cette maison, le zélé curé de Ste-Emmélie de l'Energie, le Rév. Messire Jos. Bonin.

Barthélemy Joliette naquit en 1789, le 9 septembre, à St-Thomas de Montmagny. Il descendait de l'une de ces familles de braves colons que la vieille France, si féconde en nobles dévouements, envoyait alors pour peupler sa colonie du Canada. Parmi ses ancêtres, on retrouve le nom du célèbre explorateur qui découvrit le Mississipi, l'illustre Louis Joliet, dont les poètes ont chanté les exploits et dont le nom, depuis longtemps, appartient à l'histoire. Orphelin dès sa naissance, le jeune B. Joliette fut élevé sous les soins affectueux de sa mère, une de ces nobles femmes qui comprennent et savent accomplir leur mission de mère chrétienne. Sa première éducation, celle qui forme le cœur et fait germer les aspirations de l'âme, fut toute entière l'œuvre du plus pur instinct maternel. De St-Thomas de Montmagny, la famille Joliette vint résider successivement à Berthier, puis au village de l'Assomption, qui devint plus tard le premier théâtre de la vie de M. Joliette comme citoyen et comme homme public. Admis à la profession de Notaire en 1810, il se mit de suite à l'ouvrage avec ardeur, et il sut si bien gagner l'estime et la confiance de tous que, dès l'année 1818, il fut élu par acclamation député du comté de Leinster qu'il représenta durant plusieurs années au Parlement.

C'est vers 1823 que l'honorable Barthélemy Joliette, devenu, par son mariage, l'allié de la noble famille des de Lanaudière, seigneurs de cette partie du pays, visita pour la première fois ces parages. Dès ce moment, il fut frappé des avantages naturels que présentait ce site, et il résolut d'y jeter les bases d'un établissement qui, dans son esprit, ne pouvait manquer d'être solide et prospère. L'expérience a déjà surabondamment prouvé que cet homme avait le coup d'œil juste et qu'il possédait le génie des grandes œuvres. Son projet une fois mûri et résolu définitivement, l'honorable B. Joliette ne songea plus qu'à pourvoir aux moyens de le mettre à exécution. Il se rendit ici avec une poignée de bûcherons, et il s'y fixa avec la ténacité de l'homme qui se dévoue tout entier à une entreprise. Travail, labeurs, sacrifices de tous genres, il n'épargna rien pour réussir ;

les revers et les obstacles vinrent souvent assiéger son œuvre encore fragile, mais il sut résister toujours avec énergie et fermeté. Vingt années lui suffirent pour ériger un centre populeux et important sur l'emplacement de la forêt solitaire ; et quand je dis un centre, je n'entends pas un groupe plus ou moins nombreux d'habitations, mais un centre de commerce et d'industrie pour les paroisses d'alentour, un foyer d'inspirations pour les populations environnantes.

C'était bien là en effet la position qu'occupait le "Village de l'Industrie" dès l'année 1845. Déjà on y affluait de tous côtés, et M. Joliette pouvait, avec un noble et légitime orgueil, voir pâlir et diminuer l'importance des villages voisins à mesure que grandissait l'Industrie. Il n'épargnait rien, du reste, lorsqu'il s'agissait de favoriser l'avancement et le progrès de son village. Il avait ouvert des chemins de communication dans tous les sens ; il créa plus tard, par la construction d'une voie ferrée, une puissante artère pour le commerce ; il avait construit des usines et imprimé un vigoureux élan aux industries ; il avait ouvert un vaste champ au travail du pauvre et de l'artisan par des entreprises qui nécessitaient une main d'œuvre nombreuse ; il avait enfin érigé, pour l'usage du culte religieux, un temple alors splendide et somptueux qui est encore là debout et solide sous nos yeux et dont la grande ville de Joliette a bénéficié jusqu'à ce jour. Il était manifeste et évident dès lors que M. Joliette ne s'appartenait plus, il était tout entier dévoué au succès de son œuvre. Et comme le remarque l'auteur que j'ai cité déjà, il fut toujours généreusement secondé dans ses travaux et dans les sacrifices qu'il dut s'imposer par la famille de sa noble Dame et particulièrement par son neveu, le vertueux et regretté Charles-Barthélemy-Gaspard de Lanaudière qu'une mort prématurée a ravi, il y a à peine trois ans, à l'estime de tous ceux qui le connaissaient, et dont il est juste de dire qu'il a contribué avec une noble générosité à tous les grands travaux de son oncle.

Mais j'abrége et je m'empresse d'arriver à cet événement qui nous intéresse plus particulièrement, je veux parler de la fondation de ce collège. Ce fut en 1845 que les bases en furent jetées et, dès l'année suivante, l'édifice était terminé ; la bénédiction en fut faite solennellement le 22 septembre 1846 par Monseigneur Prince, coadjuteur de Sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Montréal. Bientôt après, les cours du Collège Joliette furent ouverts et une cinquantaine de jeunes gens vinrent dans ces murs goûter le pain précieux de la science. La direction de la maison fut d'abord confiée à quelques prêtres envoyés ici par Monseigneur de Montréal ; ce ne fut qu'en 1847 que la Communauté des Clercs de St-Viateur prit définitivement la charge et le contrôle du Collège. Mais je m'arrête ; car je commence à m'apercevoir que je vais empiéter sur un terrain qui ne m'appartient pas. La réunion de ce jour renferme le complément des traditions de notre *Alma Mater*.

Messieurs, nous sommes réunis ici aujourd'hui pour donner un témoignage éclatant de l'intérêt que nous portons à cette maison en particulier et à l'éducation en général ; nous ne saurions laisser passer cette occasion sans offrir d'une manière spéciale à la mémoire de l'hon.

Barthélemy Joliette l'hommage du respect profond et de la gratitude éternelle que nous devons à ceux qui se sont dévoués comme lui à la grande cause de l'éducation. Quelle ne doit pas être notre admiration pour le génie puissant de cet homme qui a su concevoir, entreprendre et exécuter avec autant de sagesse tous ces travaux qui, par leur nombre et leur importance, semblent constituer une tâche bien au-dessus de la puissance d'un seul homme ! Car, Messieurs, bâtir des édifices, ériger des temples, abattre des forêts, coloniser des terres incultes, ce sont là des œuvres très-utiles et très-louables, mais qui ne suffisent pas toujours pour marquer un nom du sceau de l'immortalité. L'hon. Barthélemy Joliette a fait toutes ces choses, mais il les a faites pour un grand et noble but, il les a faites d'une telle manière que tous ses travaux, que tous ses sacrifices ont produit des fruits abondants. Chacun de ses actes porte en lui ce cachet de sagesse qui est la marque du génie. Cherchez dans son œuvre où est le point faible, vous ne l'apercevrez pas ; il a prévu tout ce qui était nécessaire, il a deviné tous les besoins. La fondation de ce Collège en est une preuve éclatante, et il n'est personne assurément qui pourrait aujourd'hui refuser d'admettre que cette maison d'éducation a plus fait pour le développement et pour le progrès de cette localité que les efforts et les travaux réunis de tous ses habitants. L'hon. B. Joliette savait cela lorsqu'il multipliait les sacrifices pour implanter solidement dans le village qu'il avait fondé le germe fécond d'une éducation saine et pratique. Il comprenait que c'est cette éducation qui fait l'homme fort et puissant, qui fait le citoyen utile, vertueux et dévoué.

L'hon. Barthélemy Joliette a donc pu mériter justement la reconnaissance de la patrie et de la religion. La reconnaissance de la patrie, car, pour ne considérer qu'une de ses œuvres, en fondant ce Collège dans les conditions qu'il l'a fondé, l'hon. B. Joliette a enrôlé sous la bannière nationale tous ceux qui ont passé dans cette maison jusqu'à ce jour et tous ceux qui y passeront plus tard. Et en effet, c'est avec plaisir que je constate, pour l'honneur et pour la gloire de ce Collège et de ceux qui le dirigent, que l'enseignement que l'on y puise est inspiré par un esprit véritablement national et patriotique dans le sens le plus large, et qu'avec le pain de la science on y savoure aussi le pain précieux de l'amour de la patrie.

L'honorable Barthélemy Joliette a mérité aussi la reconnaissance de la religion ; et quel témoignage plus éclatant en pourrais-je donner que d'attirer le regard sur ce grand nombre de prêtres réunis ici aujourd'hui et qui sont venus assister à cette fête comme anciens élèves de ce Collège ? Eux aussi ont été enrôlés par l'hon. Barthélemy Joliette sous la bannière religieuse ; eux aussi ont puisé dans cette maison l'éducation qu'ils possèdent et qui les met en état d'exercer avec fruit et avantage dans notre société l'auguste et sacré ministère du sacerdoce. Et, à part cette considération, qui pourrait apprécier justement l'importance qu'il y a pour la religion de posséder le contrôle de l'éducation de la jeunesse comme elle le possède dans cette maison ? Car cette éducation, on le sait, est un levier puissant ; c'est un auxiliaire indispensable à la religion pour lui permettre d'exercer sur les sociétés cette

influence morale et civilisatrice qui soutient le monde.

Messieurs, j'en ai dit assez ; j'ai même oublié peut-être mes promesses et abusé de votre bienveillance, vous me le pardonnerez, j'en suis certain, à cause de l'intention qui a présidé à cet entretien.

En terminant, Messieurs les élèves anciens et nouveaux du Collège Joliette, laissez-moi vous faire part d'une impression qui s'offre en ce moment à mon esprit. La vie de l'hon. B. Joliette est pour nous tous une source abondante d'exemples précieux ; mais il est un point en particulier qui mérite notre attention. Il fut le fondateur de cette maison, nous en sommes les élèves ; il était attaché à ce collège à titre de père, nous y sommes attachés à titre d'enfants ; voilà des liens de solidarité qui nous imposent certains devoirs. Il a ouvert la voie ; à nous de le suivre et de continuer son œuvre bienfaitrice. Nous pouvons tous, d'une certaine manière, travailler à faire la prospérité et le progrès de cet établissement d'éducation ; nous ne devons pas négliger d'accomplir, autant qu'il sera en notre pouvoir, ce devoir important. Par là, nous paierons à notre *Alma Mater* le juste tribut de notre reconnaissance et nous érigerons à la mémoire de l'honorable Barthélemy Joliette un monument impérissable.

Après que l'assistance devant laquelle on venait d'évoquer la grande et sympathique figure du fondateur de ce collège eut remercié l'orateur par de longues acclamations, la tribune fut occupée par le représentant d'une autre catégorie d'anciens élèves, M. E. Scallon, Ecuier, Médecin à Hancock, Mich. (1)

Le Rév. Messire F. B. S. Maynard, l'un des membres les plus actifs du comité organisateur, monta ensuite à la tribune. Accueilli dès son apparition par d'unanimes applaudissements, M. le Curé de St-Jean-Baptiste de Montréal s'exprima en ces termes :

*Monseigneur,
Condisciples bien-aimés,*

En jetant un regard sur cette maison toute brillante sous sa parure de fleurs ; en voyant tous ces drapeaux qui flottent joyeusement au vent ; en considérant toutes ces figures amies qu'illumine le sourire de la joie ; en échangeant toutes ces chaudes et fraternelles poignées de mains ; en sentant le bonheur qui déborde de tous les cœurs, ah ! je le sens, nous célébrons bien réellement une fête de famille, et je comprends pourquoi tous les cœurs battent à l'unisson, je m'explique pourquoi on voit écrit au frontispice de cette maison le *SINITE PARVULOS VENIRE AD ME* de notre *Alma Mater*. Ah ! n'est-ce pas que ce cri du cœur explique bien notre réunion dans ces murs bénis ?

Cet appel de notre *Alma Mater*, nous l'avions compris quand, jeunes encore, nous venions nous grouper sous son aile maternelle. Plusieurs années durant, gais et insoucians, nous avons couru dans ces sentiers fleuris de la jeunesse que le poète appelle avec raison

“l'âge d'or” de l'existence. Comme nous étions heureux ! Mais, hélas ! le bonheur passe vite ! et, un jour, jour de triste mémoire, on nous dit : l'heure est sonnée, c'est le moment du départ, et, le cœur gros, des larmes dans la voix, nous avons fait nos adieux à cet asile fortuné où nous avions passé tant d'heureux jours ; nous avons dû prendre le rude sentier de la vie à travers le monde qui faisait miroiter à nos yeux éblouis ses trompeuses illusions.

Le long du chemin nous avons rencontré bien des ronces. Souvent peut-être, fatigués, presque découragés, nous avons désiré retourner en arrière et revenir au beau temps de notre jeunesse, et notre cœur désabusé, gonflé de regrets laissait échapper ces paroles : “Ah ! que j'étais heureux au Collège !” Eh bien ! condisciples bien-aimés, votre *Alma Mater* a rempli ce désir et entendu cette plainte ; sa tendresse maternelle s'est émue, les accents de sa voix ont retenti au loin et ses heureux enfants ont pu recueillir ces paroles touchantes : *Sinite parvulos venire ad me*. Venez à moi, vous a-t-elle dit, venez vous reposer de vos fatigues et me consoler de votre absence ; venez du midi et du septentrion, de l'orient et de l'occident ; venez goûter encore une fois, au moins pour un jour, le bonheur de la vie de collège. Venez tous, il y aura place pour chacun de vous au banquet de la famille.

Alma Mater chérie, ton affectueuse invitation a été comprise. Regarde autour de toi. “*Leva in circuitu oculos tuos et vide. Omnes isti congregati sunt, venerant tibi : filii tui venient de longe.*” Oui, *Alma Mater* bien-aimée, lève les yeux et regarde autour de toi. Vois tes enfants groupés dans cette enceinte, regarde, ils sont ta couronne. Sois fière, sois heureuse, tes enfants t'aiment ! Tu ne leur a pas en vain prodigué tes soins et ta tendresse ; dociles à ta voix, entraînés par l'élan de leur cœur, ils viennent de loin te dire leur amour et te prouver leur reconnaissance.

Ah ! que j'éprouve de joie en revoyant ces Supérieurs, ces Directeurs bien-aimés qui formèrent nos cœurs et nos intelligences à la piété et à la vraie science ! A leur aspect, mon âme est saisie de cette douce émotion qui inonde le cœur de l'enfant lorsque, après une longue et pénible séparation, il revoit les auteurs de ses jours. Que j'éprouve de bonheur en saluant ces vieux Professeurs ! Que de gages d'affection ils nous ont donnés ! Que de gratitude nous leur devons ! Leurs soins incessants, leur patience, leur paternelle bonté et jusqu'à leur juste sévérité, tout en eux mérite notre reconnaissance.

Que j'aime à revoir ces salles de récréation où je me représente encore mes joyeux compagnons avec leur franc rire et leur loyale amitié ! Je vois encore mon camarade de prédilection : indulgent jusqu'à l'excès, il trouvait admirables mes plus absurdes raisonnements, il qualifiait de délicieusement spirituelles mes plus déraisonnables folies !... Que j'aime à revoir ces classes dans lesquelles, je l'avoue, je me suis parfois bien ennuyé, où l'élève arrive si souvent le cœur serré d'épouvante !... Que j'aime à fléchir le genou dans cette chapelle où nous priions si bien ; où nous chantions avec tant d'enthousiasme au matin des jours de grand congé ; où j'ai chanté avec des sanglots dans la voix le vieux et beau cantique des adieux à la Vierge Marie !...

(1) Nous n'avons pas reçu communication du discours de M. Scallon. Nos lecteurs regretteront comme nous cette lacune.

Ah ! que ces souvenirs sont bons, qu'ils sont parfumés ! Merci, maison bénie, de nous avoir accueillis avec un si affectueux empressement ; merci, *Alma Mater*, d'avoir bien voulu nous ouvrir tes bras pour nous presser sur ton cœur, pour nous ménager un instant de doux repos, une éclaircie fugitive de bonheur au milieu des fatigues, des soucis et des tristesses de la vie.

L'orateur fut vivement applaudi ; sa parole avait vraiment cette note persuasive qui va droit au cœur parce qu'elle en vient ; elle rencontra partout les plus chaleureux échos.

L'émotion de l'assistance redoubla quand, après avoir terminé le discours qu'on vient de lire, le Rév. M. Maynard annonça qu'il avait une communication à faire. Le silence se rétablit immédiatement et l'orateur parla en ces termes :

Révérend Père Supérieur,

Les anciens élèves du Collège Joliette, voulant prouver par des actes leur gratitude envers leur *Alma Mater* et contribuer, dans la mesure de leurs moyens, à consolider l'avenir de cette maison, sont heureux de vous annoncer, par mon organe, qu'ils ont souscrit en faveur du Collège une somme de \$ 6700. Nous sommes jeunes encore et nous désirerions faire bien davantage ; mais, si modeste que soit l'offrande, nous osons espérer que vous daignerez l'agréer comme un faible hommage de notre reconnaissance et de notre piété filiale.

Un tonnerre d'applaudissements salua et confirma ces paroles.

L'origine de cette souscription mérite d'être relatée ici. L'idée en a pris naissance fortuitement ou plutôt providentiellement dans une réunion intime d'anciens élèves à Montréal. Ainsi que l'affirme un oracle divin : "*Ex abundantia cordis os loquitur*" (1), la conversation était donc toute entière aux émotions prochaines de la grande fête : on s'entretenait du Collège, de son passé, de ses merveilleux progrès ; on se communiquait mille espérances ; on bâtissait pour l'avenir les plus beaux projets que peut rêver la tendresse filiale, lorsque l'un de ces Messieurs, dont nous n'osons dévoiler le nom, mû par une inspiration soudaine, demanda à ses confrères si, en réalité, il ne serait pas possible que les anciens élèves constituassent un fonds pour accroître les ressources si limitées de leur *Alma Mater*. "De cette manière, ajouta-t-il, les enfants de Joliette pourraient, à l'appui moral qu'ils accordent de si grand cœur à leur Collège, joindre un secours plus positif et plus directement efficace."

Une idée généreuse qui jaillit spontanément d'un cœur dévoué n'est presque jamais perdue ; celle qui

venait d'être émise frappa les assistants comme un trait de lumière, ils en devinrent les premiers propagateurs. Cette idée, conçue et exprimée dans l'intimité d'un cercle d'amis, fit si bien son chemin que, lorsque le grand jour fut arrivé, le Rév. M. Maynard qui, avec l'entrain de son grand cœur, s'était mis à la tête de l'entreprise, put en quelques heures recueillir des signatures pour un montant de \$ 6700. Les souscripteurs s'engagent à fournir au Collège une somme de \$ 100 soit par un versement unique, soit par des paiements annuels de \$ 10. Un certain nombre d'anciens élèves qu'il n'avait pas été possible de voir ou qui n'avaient pu assister à la fête ont envoyé, depuis, leur adhésion. D'ailleurs, d'après une décision prise, la liste déposée entre les mains du Rév. M. Maynard, trésorier du comité, prendra le caractère d'une souscription permanente où les signatures nouvelles seront toujours accueillies avec la plus vive reconnaissance.

Mais cette digression, que nous avons cru pouvoir nous permettre, ne doit pas nous faire perdre de vue la suite de notre récit. La séance fut levée au milieu de l'enthousiasme créé par cet incident qui venait de manifester sous une forme si touchante l'affectueux dévouement de MM. les anciens élèves envers leur *Alma Mater*. A tous les précieux souvenirs que cette fête laissera dans leur cœur, se joindra, pour beaucoup d'entre eux, la consolante pensée d'avoir été inscrits le 13 juin 1878 au nombre des bienfaiteurs du Collège.

LA SÉANCE DRAMATIQUE ET MUSICALE.

Il restait encore un plaisir à goûter. Les anciens élèves, il est vrai, avaient salué les compagnons de jeux de leur première jeunesse ; ils avaient foulé le sol de cette cour tant de fois témoin de leurs folâtres ébats ; ils étaient venus s'incliner en passant au pied de ces autels d'où, si souvent, étaient montées vers le Très-Haut leurs prières d'enfant et de jeune homme ; leurs yeux avaient peut-être pu apercevoir, reléguées dans quelque recoin obscur, ces tables de classe dont plusieurs portent encore les empreintes indélébiles de leur cruauté ; mais ils n'avaient pas vu apparaître jusqu'à ce moment ces tréteaux classiques que jadis ils dressaient à certains jours de fête ; nulle part ils n'avaient pu contempler la scène de leur petit théâtre dramatique ; aucun d'entre eux n'avait encore, dans ces jours consacrés au souvenir, foulé ces planches toutes primitives sur lesquelles pourtant ils étaient si fiers de se pavaner sous l'armure d'un chevalier sans peur, sous un diadème de carton doré ou sous les oripeaux grotesques du comédien. De quelles reminiscences remplies de

(1) *Math.* XII, 34.

bonheur toutes ces choses ne devaient-elles cependant pas être imprégnées ?...

Les anciens élèves n'ont pas voulu priver la fête de ce divertissement qui devait ressusciter tant d'heures délicieuses ensevelies depuis longtemps dans le tombeau du passé. Ne fallait-il pas réunir en un seul jour toutes les émotions de plusieurs années de collège ? Une séance dramatique entraine donc nécessairement dans le cadre des réjouissances qui devaient signaler ces grands jours. Aussi, à peine avait-on parlé de réunion que les acteurs en renom du " temps jadis " se mirent en quête d'une pièce déjà représentée par eux ; les rôles furent bientôt distribués et, de cette manière, comme dernier acte de cette journée du 13 juin si riche en plaisirs, nous devions assister à une séance dramatique.

Il était 8 heures P. M. ; une assemblée nombreuse d'anciens élèves et d'amis de la maison encombrait la salle du banquet d'où tables, mets et vaisselle avaient été enlevés pour faire place à de longues rangées de bancs couverts maintenant par la foule des spectateurs, tandis qu'une estrade garnie de feuillage et de brillants décors s'élevait dans le fond. L'orchestre préluda par quelques harmonieuses symphonies, le rideau fut levé, les acteurs parurent en scène et la MALÉDICTION, drame en 3 actes, offrit à nos regards charmés ses émouvantes péripéties.

Dire que nous pouvions contempler en ce moment la reproduction exacte d'une séance dramatique donnée par de vrais écoliers, serait indignement tromper le lecteur étranger à nos réjouissances, et nous faire accuser de mensonge par tous les élèves présents à cette soirée. MM. J. McGowan, I. Marion et O. Desmarais, habitués comme amateurs, dans des œuvres de charité, à se produire fréquemment en présence du public canadien, secondés par leurs amis MM. Sheppard, Richard, Foucher et Paquet, dont tout Joliette a su dans maintes occasions reconnaître les talents scéniques, donnaient à cette représentation un véritable air du grand monde dont le sans-gêne, assurément, n'a rien qui puisse ressembler aux manières de l'écolier faisant ses premières armes sur les planches d'un théâtre. La conviction de l'acteur savait faire passer sans effort dans l'âme de chaque auditeur les sentiments tour à tour gais, sombres ou mélancoliques qui agitaient les différents personnages de ce drame. On a remarqué d'une manière toute particulière l'ironie mordante du noble *de Gomez* captif des ennemis de son Dieu, sa parole pleine de feu lorsqu'il rejette et maudit son fils, les odieuses intrigues de *Don Lopez*, l'attitude martiale de *Tarick*, l'amertume, le désespoir et les scènes déchirantes de la folie d'*Alonzo* ; les spasmes de l'agonie de ce jeune seigneur et sa mort surtout tirèrent des larmes de tous les yeux.

Les entr'actes furent remplis par de jolis intermèdes musicaux : *La Nouvelle Varsoviennne* et une cantate au fondateur de notre institution, l'hon. B. Joliette, que les élèves actuels exécutèrent avec l'entrain le plus chaleureux. Enfin notre vieil air national retentit, accompagnant la chute du rideau que nous vîmes avec regret descendre sur les derniers plaisirs de la journée.

Le service funèbre, célébré le 14 juin à la chapelle du Collège pour le repos de l'âme des Directeurs, Professeurs et Confrères défunts, fut le dernier acte public de la réunion des anciens élèves, gage touchant de respect et de charité fraternelle donné à ceux qui ne sont plus, mais dont la mémoire vit toujours parmi nous.

Ainsi se terminèrent ces fêtes à jamais mémorables. Au risque de nous servir ici d'une phrase qu'on croirait stéréotypée pour les comptes-rendus mais qui trouve en cette circonstance son application rigoureuse, nous dirons " que ces journées laisseront dans le cœur de tous ceux qui ont eu le plaisir d'en être témoins un souvenir que le temps n'effacera pas." On a pu voir des assemblées plus brillantes, des réunions plus nombreuses, mais des solennités mieux réussies, ayant donné à leurs spectateurs une satisfaction plus complète, nous hésitons à le croire.

Ces fêtes charmantes ne se bornent pas à une cordiale manifestation accomplie en l'honneur de leur *Alma Mater* par des enfants dévoués ; elles ne signifient pas seulement l'accomplissement momentané d'un devoir de reconnaissance dicté par la piété filiale ; elles ne sont pas, en un mot, comme ces fleurs éphémères qu'un même soleil voit éclore et disparaître ; non, leur portée est plus haute, leur effet sera plus durable.

La réunion des 12 et 13 juin 1878 a constaté la vitalité de l'œuvre fondée par l'hon. B. Joliette et si puissamment soutenue par S. G. Mgr Bourget ; elle a établi des rapports de confraternité entre les générations précédentes et cette jeunesse si nombreuse qui se presse aujourd'hui sur les bancs du Collège Joliette et qui est appelée à descendre à son tour dans l'arène de la vie publique où elle travaillera, dans toutes les sphères de l'activité sociale, au triomphe des principes du droit et de la vérité ; elle constitue un témoignage éclatant rendu à l'œuvre de l'éducation chrétienne qui seule possède le trésor de la vraie science, de la science agrandie et vivifiée par la foi.

Enfin l'union entre les anciens élèves, cimentée par de nouveaux liens, étendra et raffermira de plus en plus la légitime réputation d'un établissement qui a laissé des souvenirs si pleins de reconnaissance dans le cœur de tous ceux qui l'ont fréquenté. Et tous les élèves du Collège Joliette, fortifiés par les douces et consolantes émotions de ces belles journées, les uns retournés déjà au milieu des agitations du monde, les autres se préparant dans le silence de la retraite aux combats futurs, pourront, à la suite de cette grande fête, envisager avec une confiance calme et réjouie l'avenir de cette maison qu'ils aiment tant.